

# Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER  
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

## ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Trois mois. 28 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Un an... 112 fr.
Chèque postal L'Entente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## Patriotisme

En tête du second cahier de la revue internationale PARTISANS (103, rue de Vaugirard, Paris), Génold publie un curieux article intitulé : *Constitutions de l'Internationale*.

On peut discuter cette conception révolutionnaire sur laquelle je ne m'appesantirai pas ici. Mais il est, je crois, un point sur lequel nous sommes pleinement d'accord. C'est celui qui est exposé dans les paragraphes suivants :

Egarés par des sophismes politiques ou économiques, un trop grand nombre d'intellectuels se refusent encore à reconnaître le péril majeur, l'ennemi absolu, le dieu ténébreux et sanguinaire, plus maléfique que l'antique Ahirman : La Patrie. Il convient de les mettre sur la voie de la vérité.

Les socialistes ignorent encore que l'esprit est souverain et que la main sans le cerveau ne saurait produire qu'une simiesque agitation. Il faut leur apprendre à tout le respect que doit la cellule musculaire à la cellule nerveuse.

Des âmes pieuses ont découvert que Dieu seul méritait le culte rendu à la Patrie, des prêtres ont même été jusqu'à affirmer : « Le nationalisme sera la prochaine hérésie condamnée. » Cela ne nous suffit point. Après Tolstoï, nous disons : « Le patriotisme, voilà l'ennemi ! » et nous répudions les arguments augustiniens sur la légitimité du Pouvoir : Ni Dieu, ni maître !...

Est-il donc besoin, d'hommes de bonne volonté, de vous démontrer que l'idole Patrie a fait couler plus de sang et causé plus de désastres que toutes les anciennes idoles ?...

Il faut rendre amer aux lèvres de tous les peuples le mot de Patrie. Qu'il soit chargé de tous les crimes du monde. Nagez, nagez crainte d'être injustes à son égard et cherchez en vos esprits tout ce qui peut déshonorer, salir, ridiculiser et détruire enfin cette vieille abstraction maléfique.

Peut-on mieux dire ? Je ne le crois pas.

Patrie, Religion, Famille, Propriété, Morale. Autant de faces diverses, mais également répugnantes de l'Autorité ; autant d'agents de notre servitude ; Certes.

Mais après la boucherie internationale de 1914-18, la Patrie semble bien l'une des plus menaçantes furies, celle qui exige le plus de cadavres, et le plus brutalement.

Les statistiques de l'Institut Carnegie que citait le *Libertaire* du 27 mai dernier montrent la progression terrible, effarante du mal depuis un siècle. Grâce à la conscription qu'inventa Napoléon et que la République adopta sans rechigner, avec joie. Grâce aussi à la démocratie et aux fameux — et fumeux ! — principes de 89 dont tous nos rhéteurs ont la bouche pleine et qui ont déjà fait mourir en cinquante ans plus de prolétaires abusés que les rois, lesquels firent la France en mille ans (à ce que soutient, du moins l'Action Française !)

Même après la saignée qui dura plus de quatre ans, Populo n'est pas guéri de ses illusions. J'ai noté l'autre jour à propos du procès Coppée (en Belgique) un curieux passage de l'acte d'accusation. A ma connaissance, aucun journal français n'a relevé le fait — pas même l'*Humanité* ! Il est vrai que sous la direction de Cachin !... — Le voici tel que je l'ai découvert dans le *Réveil du Nord* du 22 mai 1924, lequel *Réveil* s'est d'ailleurs bien gardé de commenter le fait :

« ... L'acte d'accusation révèle en outre des faits curieux. Le président du Conseil d'administration des charbonnages de Winterslag n'est autre que M. Schneider, du Creusot, qui prit cinq douzièmes des actions et fournit les fonds destinés aux frais de premier établissement.

Durant l'occupation allemande, M. Schneider fit parvenir au baron Coppée, en Belgique, 13 millions de francs qui, transférés d'abord à une banque suisse, furent versés à la Banque de Bruxelles. Huit millions furent affectés aux travaux. Les envahisseurs qui connaissaient la provenance de cette somme, ne s'en emparèrent pas.

On reconnaît qu'il fallait, pour obtenir cet avantage des Allemands leur inspirer confiance, dit l'acte d'accusation.

Toujours d'après les documents du Parquet, on apprend que sept douzièmes des actions de Winterslag appartenant au charbonnage de Ressaix, dont l'usine était employée à la distillation du goudron par les Allemands.

Ainsi, l'argent gagné par les Schneider à la fabrication des armes pour l'armée française, servait, indirectement à fournir aux Allemands des explosifs... »

N'est-ce pas tout simplement délicieux ? Et que voilà la guerre du Droit — et les principes de 89 ! — gentiment déshabillés, avec des dessous plutôt douteux !

Bah oui ! J'ai montré ça à pas mal de gens : ex-poilus plus ou moins glorieux, jeunes gens, vieux trop jeunes en 70 et trop avancés en 14, etc., etc. Vous croyez que l'on s'est indigné ? Un peu, parfois, du bout des lèvres ! « Les salauds ! ». Mais vite on se détournait pour saluer un autre salaud qui parade avec la Légion d'honneur ! « Et puis, nous avons quand même été attaqués en 14 ! » Puis on court commenter devant de pauvres gosses qui n'en peuvent mais, la duplicité de Bismarck qui, en 1870, se fit déclarer la guerre (dépeche d'Emis, etc., etc.). — « Il faut tout de même que l'Allemagne paie ! » Eh mais ! il me semble que voilà treize millions qui seraient de bonne prise et suffiraient déjà à relever quelques ruines ! Pas assez, bien sûr, pour l'Union des Sinistres, d'électorale mémoire. Mais assez pour vous, pauvres imbéciles, qui vous lamentez en vain et ne savez faire assez de courbettes devant les sinistres emmilionnés, à la sinistre guele.

Et ainsi de suite. Le défilé pourrait durer longtemps ! Comme tu as raison, Génold ! Tâche urgente, irrémissible et formidable besogne de débouillage de crânes. Urgent, urgent !

J'ai parlé des bons bougres de la rue, de la table d'hôte, du café, des trains. Au quartier littéraire, c'est la même pourriture qui s'étend.

Je lutte — à peu près seul ! — contre cette sinistre confrérie des *Ecrivains-Combattants*. Cela me valut d'un confrère royaliste, et quelque peu hurluberlu, un virulent lettre que je publie dans le cahier de mai des *Humbles*. Il s'agit de Henri Dutheil, dont je citais l'autre jour, les lignes sur Darien et Le Voleur. Voici l'un des passages les plus caractéristiques de son épitre :

« ... Vous avez tout du goujat crachant dans le plat qu'il n'aime pas afin d'en dégouter les autres. Le sentiment « patriotisme » vous est totalement inconnu. Tant pis (ou tant mieux) pour vous, c'est votre affaire. Mais ce n'est pas parce que vous êtes ennuyeux sous ce rapport que tout le monde doit se faire châtir. L'amour du pays vous cause la même indignation que l'amour tout court à certaines vieilles filles sèches dans le célibat ; encore une fois ça vous regarde et ça ne regarde que vous. Où ça devient comique — et naïf — c'est quand vous vous glorifiez de votre infirmité, quand vous invitez autrui à se mutiler pour vous ressembler... »

Mais non, mon vieux Dutheil, pas châtir. J'aime bien ma Flandre, votre Normandie et Paris, et la Bretagne, et la Provence, etc., etc. Mais pas au point d'aller casser la gueule à — ou de me la faire casser par ! — un bon bougre d'Allemand, qui aime bien aussi son Schwarzwald, sa Ruhr ou son Berlin. Le tout au profit d'un quelconque consortium de bandits intéressés Schneider-Krupp ! (ou, pour être plus actuel, François Poncet, député de Paris-Schmidt, von Schwind, colonel du kaiser) consortium dont les Poincaré et autres Guillaume ne sont que les grotesques marionnettes !

Maintenant, si vous voulez mettre cela sur le terrain des comparaisons amoureuses, allons-y ! Je ne suis nullement châtir, mais seulement affaibli par la vérole qu'un putain consensuelle — et d'autant plus dégueulasse — m'inocula par un beau soir de 1914. A moi qui n'étais pas le maigre maigre privilégié, mais la bonne poire de passant trop bonasse.

Je porte encore sur mes membres, jadis vigoureux, les douloureux stigmates de ses répugnantes chancres et, en mon cerveau, leur marque sinistrement indélébile. Je ne puis oublier.

Comprenez-vous, Dutheil, vous le soutenez de la vieille catin, qui avez su vous garder de toute contagion ; comprenez-vous que je veuille en préserver mes jeunes camarades et que, sans relâche, malgré vos rires, les coups des autres, et la réprobation quasi-générale, même des miens, je crie quand même, inépuisablement : « Méfiez-vous ! La garce est toujours là ! Ne vous laissez pas pincer ! »

Maurice WILLENS.

## Le Congrès des Socialistes

EXCLUSIVE CONTRE MILLERAND  
PARTICIPERA... PARTICIPERA PAS ?

Le Congrès national extraordinaire du Parti S. F. I. O. s'est ouvert ce matin, à 10 heures, salle de la « Bellevilloise », rue Eoyer, sous la présidence du citoyen Barriot, secrétaire de la Fédération de Seine-et-Oise, assisté des citoyens Valette, sénateur de la Drôme, et Charles Eoutel (des Ardennes).

Dès 9 heures, de nombreux délégués sont présents dans la salle et discutent entre eux de la situation politique. On y remarque : Léon Blum, Paul Faure, Renaudel, Moutet, Gerboud, Georges Weill, Sizaire, Nadi, Evrard, Saint-Venant, Compère-Morel, Théodore Breton, Charles Baron, Dumoulin, Rivelli, Lavielle.

Albert Thomas suit, dans une tribune, les travaux du Congrès.

Avant d'aborder les questions inscrites à son ordre du jour, le Congrès s'occupe du cas Millerand.

Le citoyen Renaudel lit alors une résolution aux termes de laquelle le Groupe parlementaire reçoit le mandat :

1° De refuser son concours à tout gouvernement qui accepterait l'investiture de Millerand ;

2° Au cas où le président de la République trouverait un gouvernement en dehors de la majorité actuelle, de lui faire une vive opposition et d'organiser dans tout le pays une campagne pour dénoncer cette injure à la volonté nationale.

LA MOTION RENAUEL EST VOTÉE  
A L'UNANIMITE

Après les interventions de Zyromski et de Compère-Morel qui réclament un texte plus court, Moutet, député du Rhône, suggère l'idée qu'il serait peut-être préférable de prendre le pouvoir pour ouvrir la crise ministérielle.

— Nous n'avons pas à discuter davantage, s'écrit Léon Blum.

Et la motion Renaudel est votée à l'unanimité.

On aborde ensuite la question de la participation au gouvernement. Mais, après un discours du secrétaire de la Fédération du Tarn, qui, en invoquant des textes de Jaures, se prononce pour la participation, malgré des interruptions violentes de Bracke, le Congrès est saisi de diverses motions d'ordre tendant à ordonner et à limiter le débat.

Comme Paul Faure veut qu'on règle d'abord la question de la participation pour discuter ensuite les conditions dans lesquelles le Parti soutiendra un gouvernement de gauche, il provoque des interruptions très vives, en particulier de Varenne. Celui-ci, ayant laissé entendre qu'il pourrait y avoir une « manœuvre » en instituant deux débats successifs sur un même problème, Blum intervient pour déclarer : « J'ai proposé, moi aussi, cette méthode de discussion, mais c'est à la demande de Herriot, qui veut avoir tout de suite un vote de principe pour que les conversations puissent s'engager de parti à parti sur les conditions de notre collaboration. »

Un débat extrêmement confus est provoqué par une proposition de Renaudel, qui voudrait que, pour discuter sur autre chose que sur la lettre de Herriot, qu'il estime « très vague et complexe », on autorisât quatre membres du groupe parlementaire à s'entretenir au début de l'après-midi avec le chef du Parti radical pour fixer le programme minimum du prochain gouvernement. C'est lorsque ce programme serait fixé, que le Parti pourrait se prononcer pour une politique de soutien.

Il est décidé qu'une délégation du groupe parlementaire aura, à 13 heures, une conversation avec Herriot, à qui elle fera connaître d'ailleurs la décision du Congrès en ce qui concerne le cas Millerand.

La séance est ensuite levée et le débat renvoyé à l'après-midi, après le retour du groupe parlementaire de la réunion plénière des gauches, au Palais d'Orsay.

La séance de l'après-midi se termina sans qu'aucune décision soit prise. Mais, d'ores et déjà, on peut prévoir qu'au cours des séances de demain, la participation ministérielle sera repoussée à une énorme majorité.

## L'anniversaire de la Commune au cimetière Montparnasse

Hier après-midi, fut célébré l'anniversaire de la Semaine Sanglante de la Commune au cimetière Montparnasse. Moins nombreuse que celle de dimanche dernier, la manifestation était organisée par la 14<sup>e</sup> Section communiste de Paris. Une dizaine de milliers de personnes, rassemblées boulevard Edgar-Quinet, entre la rue de la Galté et le pont du chemin de fer, pénétrèrent dans la nécropole où ils défilèrent, drapeaux déployés.

En tête, marchaient les survivants de la Commune. Des couronnes de fleurs rouges furent déposées sur les tombes des morts de la Commune.

Le chapelet à Naudin était là comme de coutume, mais n'eut pas à intervenir.

## COMITÉ DE DEFENSE SOCIALE

## Fermez les prisons d'enfants

De même que les pupilles de l'Assistance publique fournissent un important contingent aux prisons, à Biribi, aux pénitenciers, aux bagnes de toutes sortes, les prisons d'enfants alimentent largement ces mêmes lieux de souffrance, de dégradation, de douleur, de tourment.

A côté de l'enfant de la fille-mère qu'elle élève tant bien que mal, plutôt mal que bien, de l'enfant qui pousse dans la rue, au milieu du vice ambiant, il y a le petit malheureux dont les parents ne peuvent s'occuper.

Pendant que le père est à l'usine, la mère à l'atelier, le petit galvaude avec les autres bambins de son âge, des malheureux comme lui. Un beau jour il s'arrête à une devanture, il est fasciné par un jouet, par une friandise. Il s'éloigne, puis il revient. Il ne peut pas comprendre que les jouets, les friandises soient un privilège réservé aux petits riches. L'attraction devient plus forte, il vole, il a la chance de n'être pas pris, il recommence. Pourtant cela ne peut durer. Le commerçant est sur ses gardes, il veille. La police est prévenue et un jour la lourde patte d'un agent s'abat sur sa faible épaule. Il est un voleur !

Ses parents sont pauvres, on l'emène. Souvent ils le laissent aller, ça fait une bouche de moins à nourrir. Et puis ça le corrige.

Le petit prend la route de la maison de correction ou celle de la petite Roquette, cette ignoble bâtisse qui désho-

nore Paris. On le juge, il est condamné. Il restera là jusqu'à sa majorité, jusqu'à son départ pour le régiment. Il connaîtra les promiscuités dégradantes ; il apprendra tous les trucs des grands, déjà gangrenés par cet infect milieu.

Petit à petit s'éteindront dans son cœur les bons sentiments. Il devra ruser, lutter, se défendre contre une administration tatillonne, imbécile et souvent criminelle. Cela durera cinq, dix, douze ans. Quand il sortira de là il sera devenu, non pas une créature amendée, humanisée, mais au contraire un être méchant, cruel, ne rêvant que vengeance. Il sera mûr à la première occasion pour la prison des grands, pour Biribi, pour Cayenne. La Société aura fait une victime de plus.

Pour avoir volé un gâteau, un gosse meurt à vingt ans sous le couteau de Deibler, après avoir passé sa courte vie en prison.

Comprendra-t-on enfin que l'enfant, l'homme de demain, la plus grande richesse sociale, doit être entouré de soins, gardé de la souillure de la rue autrement qu'en l'emprisonnant ?

A la place des Petites Roquettes, des Mettray, qu'on bâtit donc des écoles, des garderies, des crèches où les pauvres pourront les mettre en toute sécurité pendant qu'ils travaillent pour gagner le pain de la niche.

Abattez les prisons d'enfants ! Supprimez ces ignobles maisons pourvoyeuses de bagnes !

Le Comité de Défense sociale.

## Celui-là ou un autre !

Le groupe radical et radical-socialiste de la Chambre a voté hier l'exclusive contre Millerand.

Au nombre de 303, les élus du Cartel des Gauches ont réclamé son départ.

Le Congrès du parti socialiste S. F. I. O. s'est prononcé par acclamation pour la démission de l'actuel président de la République.

Le Parti Communiste a déposé dès la première séance de la Chambre un ordre du jour exigeant le départ de l'homme du Comité des Forges et des Intérêts Economiques.

Qu'en pensent les Anarchistes ? Ah ! certes ils ne ménagent pas leur haine pour l'immense avocat qui fit sa fortune politique en trahissant les espoirs du Peuple. Ah ! certes, ils se souviennent des retraites militaires, de la guerre voulue, préparée et exécutée par la crapule de Saint-Mandé et de Bataclan. Millerand nous est un des plus odieux parmi les odieux !

Mais les Anarchistes n'ont pas plus confiance en l'importance quel des politiciens qui l'ont précédé ou qui lui succéderont à la tête de l'Etat français. A l'égal de Carnot, ils considèrent Félix Faure, Casimir-Périer, Fallières, Loubet et Poincaré, comme des criminels dangereux pour la sécurité de l'individu libre. Millerand ne dépare pas la collection horrible des têtes exécutives.

Mais Poinlevé ou Herriot seront-ils moins haïssables le jour où ils prendront la place de Millerand ?

Et au lendemain de la Révolution bolcheviste, Marcel Cachin nous semblera-t-il plus agréable à contempler que ses prédécesseurs, le jour de son installation à l'Élysée rouge ?

Celui-là ou un autre, peu nous importe. Pour nous, ce n'est pas une question de personnalité.

Nous voulons détruire la fonction ou la rendre intenable pour tous — car nous savons que l'exercice de l'autorité est aussi détestable pour ceux qui la subissent que pour ceux qui l'exercent : si elle rend ceux-ci esclaves, elle fait de ceux-ci, qu'ils le veulent ou non, hypocritement ou cyniquement, des tyrans insupportables pour l'homme pourvu de conscience.

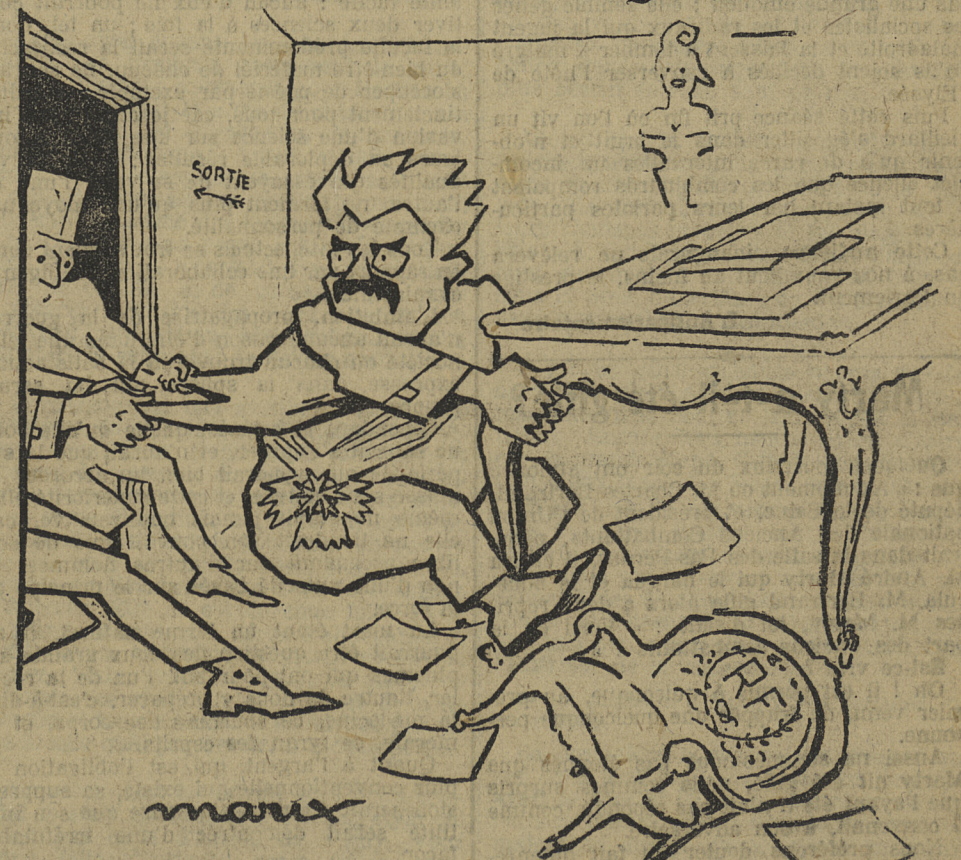
— A bas Millerand ! crie-t-on de tous côtés.

Nous répondons : « A bas aussi tous ceux que vous voulez mettre à sa place ! »

## La grève des dockers malouins

Saint-Malo, 1er juin. — Un accord vient d'intervenir entre la South Western et les délégués des dockers. En vertu de cet accord, ceux-ci recevront 20 francs par jour, plus un supplément de 3 francs payé par les exportateurs jusqu'au 31 juillet. A cette date, la saison des pommes de terre est alors terminée ; le salaire sera ramené à 18 francs ; les heures supplémentaires seront payées 3 francs les neuvième et dixième ; 3 fr. 50 la onzième ; 3 fr. 75 la douzième. Il reste à faire accepter l'accord par les dockers.

## LES DEUX POLITIQUES



— J'y suis, j'y reste !  
— Oie-toi de là, que je m'y mette !



## CHEZ LES FAISEURS DE LOIS

### Les farceurs politiques au début d'une législature

Les élus du onze mai ont tenu hier leur première séance. Elle fut quelque peu houleuse et profondément ridicule.

Mais commençons par le commencement.

Dix-huit heures trente, les députés arrivent petit à petit dans la salle « d'audience ». Un M. Cadie, député breton, vêtu du costume provincial, fait sensation.

M. Cachin et une quinzaine d'autres députés bolchevistes prennent bien tranquillement place à 2 h. 45 dans les travées qui leur sont réservées et on se demande bien pourquoi un spectateur des tribunes publiques se met à crier : « Bravo, Cachin ! »

Le doyen d'âge, le professeur Pinard, s'assoit au fauteuil présidentiel comme le veut la coutume parlementaire et il lui est adjoint les six plus jeunes députés comme secrétaires provisoires de séance.

C'est-à-dire que ce ne sont pas les six plus jeunes parlementaires qui assistent M. Pinard ; les bolchevistes qui ont parmi eux trois des six plus jeunes députés ont refusé de se prêter à cette tradition.

Le révolutionnarisme moscouite qui n'interdit point aux députés bolchevistes italiens de prêter serment au roi ne permet pas à ceux de France d'être secrétaires de séance pendant une heure ou deux. Il ne les empêchera point de passer à la caisse de la « guense » touchant leurs 27 mille francs annuels.

Quand donc ces « purs » révolutionnaires cesseront-ils ce vilain jeu et comprendront-ils qu'il n'y a qu'une façon d'être antiparlementaire : « Se refuser d'abord à être député ».

Le doyen d'âge est muet au bureau présidentiel, il attend patiemment que ses collègues aient fini d'entrer.

Mais voici, M. Hierriot qui se fait acclamer sur les deux tiers des bancs de la Chambre.

A 15 h. 05 le professeur Pinard, grande figure du Bloc des Gauches, prend la parole. Il la gardera 1 h. 10.

Il envoie tout de suite « un salut patriotique aux représentants des départements du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, de la Moselle qui, grâce à la victoire des armées françaises, peuvent aujourd'hui siéger au parlement français ». Et tout de suite après, oh ! inconscience, il se déclare pour la paix, contre la guerre.

Et son discours sera comme cela bien « balancé » tout du long.

Il tapera sur le Bloc National, se fera huer par les rejets de celui-ci, mais en revanche sera applaudi furieusement par les adhérents du Bloc des Gauches.

Il créera des incidents en sens divers en déclarant que la dette de la France était de 223 milliards en 1899 et est aujourd'hui de 400 milliards.

Puis il développera, dans le bruit, une thèse qui lui tient à cœur, celle de la natalité et de la reproduction. Il la développera longuement et il dira même de très bonnes choses en faveur de l'enfant.

Voici la conclusion de son discours : « C'est que j'ai tenu aussi à vous indiquer les moyens nécessaires pour réaliser une grande révolution dans nos mœurs, révolution destinée à faire franchir une nouvelle étape dans la voie infinie du progrès. Et en agissant ainsi, c'est bien plus qu'un acte de moralité, et haute foi-elle, que j'ai accompli. C'est un acte religieux. Oui, mes chers collègues, parvenu tout au soir de ma vie, je reste fidèle à une religion qui a toujours été mon guide et mon flambeau. Cette religion, vers laquelle aurait certainement penché la raison de Pascal, qui ne veut et qui ne cherche à s'imposer ni par le bûcher, ni par l'échafaud, qui n'a jamais fait souffrir, qui n'a jamais fait couler ni sang ni larmes — sauf celles de joie — et qui, par contre, veut procurer à ses fidèles une vie plus longue et plus belle, n'est autre que la religion de l'humanité. »

« C'est pour que cette religion se répande de plus en plus dans le monde, c'est pour qu'elle finisse par en devenir la souveraine incontestée, que je vous conjure, mes chers collègues, de proclamer, avec les droits et les devoirs de l'homme et de la femme, les droits de l'enfant ! »

Ce vieillard est peut-être sincère, mais comme il a tort de croire que la Loi peut sensiblement améliorer le sort de l'enfant !

#### CONTRE MILLERAND

Les communistes qui sont embêtés que le *Quotidien* ait devancé *l'Humanité* dans la campagne contre Millerand veulent reprendre les devants et ils ont déposé, à cette intention, sur le bureau de la Chambre, une motion d'ajournement du Parlement tant que Millerand n'aura point démissionné.

La lecture de cette motion ne soulève pas une grande émotion ; elle semble gêner les socialistes et les radicaux qui la jugent maladroite et la laissent « tomber » malgré qu'ils soient décidés à renverser l'hôte de l'Elysée.

Puis cette séance prit fin où l'on vit un vieillard s'agiter dans le bruit et n'obtenir qu'à de rares intervalles un incomplet silence que les combinards rompaient à tout instant par leurs paroles particulières.

Cette audience inaugurale ne relèvera pas, à nos yeux tout au moins, le prestige du Parlement.

#### L'Antiparlementaire.

### Marty a-t-il été giflé ?

Quelques journaux du soir ont annoncé que : « Au moment où M. Charles Bertrand, député de la Seine, et président de l'Union nationale des Anciens Combattants, pénétrait dans la salle des Pas-Perdus, il croisa M. André Marty qui le nargua et le houscula. M. Bertrand gifla alors à deux reprises M. Marty, lui disant : « Voici de la part des anciens combattants ! »

Est-ce vrai ? Oh ! il est permis à quiconque, au premier venu, de frapper une quelconque personne.

Aussi ne sommes-nous pas étonnés que Marty ait été giflé, nous sommes surpris que l'ayant été il n'ait pas répondu, comme il convenait, à son adversaire.

Nous préférons douter du fait qu'enregistrer cette conduite « révolutionnaire » de Marty à la Chambre.

## La politique future

Je ne vous dis pas qu'elle sera, mais quelle elle devrait être.

Aux paroles d'un démocrate convaincu qui me disait dernièrement qu'une loi sociale devient obligatoire, sitôt qu'il y a deux hommes en présence, et que la formule d'une Société, régie par un gouvernement, mais nuancée par la liberté de l'individu, lui apparaissait comme satisfaisante, je viens répondre ici :

La Société actuelle semble excellente à un grand nombre d'esprits cependant assez éclairés, parce qu'ils sont incapables d'en trouver un régime qui ne soit, ni monarchie — constitutionnelle ou non — ni république, ni asservissement quelconque des uns ou des autres.

Il est impossible, disent-ils, de trouver autre chose, que ce qui a été ou qui est : n'importe qu'elle organisation, pour si neuve qu'elle se prétende, englobe fatalement en elle, tel ou tel morceau des organisations ayant déjà vécu, ou vivant encore.

« Rien ne s'invente, attendu que tout existe », affirment avec force les plus grands philosophes, et cette croyance dispense de chercher plus loin.

D'autre part, je connais une autre catégorie de penseurs qui estiment que l'esprit humain est arrivé à la limite extrême à laquelle il pouvait prétendre, et que, par conséquent, tout effort nouveau dans le sens du perfectionnement et de la réforme aboutirait fatalement au barbarisme qui a été notre première étape.

Eh bien, je n'en crois rien. La pensée est une forme trop insaisissable pour être arrêtée, d'autant qu'il s'agit en cette occurrence du progrès social qui, admettons-le, a franchi de nombreuses étapes ; mais le progrès moral, lui, a-t-il fait un pas ? Non, et comme toute Société a la prétention, dans n'importe laquelle de ses lois, de se baser sur les principes absolument moraux, c'est donc bien le progrès de la pensée humaine appliquée à faire resplendir le mérite de la personnalité et des droits qu'elle entraîne, qui nous occupe seul.

L'incompréhension qui semble avoir présidé au commencement du premier essai d'organisation, ne doit pas nous arrêter pour l'exposé d'une doctrine particulière. Aussi, supposons que nous ne connaissions rien de ce qui existe actuellement, et reportons-nous par la pensée aux premiers âges de l'histoire mondiale.

Nous nous trouvons sur une terre immense, à la richesse certaine mais non exploitée ; l'égalité devant régner au premier lieu, il ne faut s'occuper que de délimiter les attributions convenant à chacun.

On m'objectera naturellement que le simple fait de délimiter entraîne un choix, qui est lui-même un créateur assuré de degrés différents, mais pour cela je m'adresse aux esprits de bonne foi, et je leur dis :

Chacun devant avoir le maximum de bien-être qui lui est justifié, n'est-il pas profondément simple, de répartir ce dû, suivant ce que chacun désire ? Je rappelle à ce propos, la fameuse fable du coq qui trouve une perle ; irez-vous donner, sous le fallacieux prétexte du partage égal, le savoir à qui n'en veut pas, ou les satisfactions matérielles à celui qui ne veut que l'idéal ?

Allons donc ! Et c'est pour cette raison, dont on ne contestera pas la logique, qu'une organisation différente de tout ce qui a été, pourrait advenir.

La question si compliquée du travail est résolue de ce fait : puisque toute valeur morale et surtout individuelle, ne peut prétendre à une récompense qui est la supériorité sur d'autres hommes, qu'à condition d'exprimer de développer ses facultés, il me semble naturel que ceux qui n'ont rien en eux qui les pousse vers la science, soient obligés de travailler manuellement, et obtenir leur récompense qui sera le bien-être matériel.

Nous ne maltraitons pas les animaux, nous leur accordons très bien le droit de vivre ; nous leur donnons ce qui leur est nécessaire, c'est-à-dire la nourriture, mais songerons-nous jamais à les traiter en êtres conscients ?

Ils n'ont pas de pensée ; nous ne leur demandons pas une aide consciente, et nous ne saurions donc leur donner une récompense morale. Mais ils vivent, et souffrent comme nous ; nous leur accordons, contre le travail physique qu'ils peuvent fournir, le moyen de ne pas souffrir matériellement.

Voilà donc posé le principe fondamental de notre Société de rêve.

Il va sans dire que je ne m'occupe même pas des différences qui sont au premier plan de nos jours : fortune, noblesse, etc. ; elles n'existeraient même pas, si notre théorie devenait pratique.

Continuons cet exposé, ne fût-ce que pour montrer qu'une organisation serait possible dans ces conditions.

Prenez en premier lieu les travailleurs de l'esprit qui seraient soumis à une entente facile : aucun d'eux ne pourrait cultiver deux sciences à la fois ; un tel, dont la faculté prédominante serait la recherche du bien-être matériel de chacun, ne saurait s'occuper de poésie par exemple, et indistinctement pour tous, car je crois que l'invasion d'une science sur une autre a toujours un déplorable résultat : deux individualités qui essayent de se voler l'une et l'autre, ne forment plus qu'une moyenne, exempte de personnalité.

Tous les intellectuels se trouveraient donc en rapport par une collaboration intelligente et raisonnée.

L'ambition, propagatrice de la guerre, n'aurait aucune raison d'être dans une telle Société où chacun trouverait la satisfaction expresse dans la sphère qui lui serait propre.

Cependant la science, quelle qu'elle soit, ne saurait s'imposer, et n'aurait que la supériorité que voudrait bien lui accorder la masse sans culture, et cette supériorité elle-même ne serait jamais que relative, car elle ne tiendrait son pouvoir que de son libre ascendant sur d'autres hommes, et non d'une autorité basée sur le principe de la force.

La mort étant un terme naturel, il ne pourrait être question des deux grands socialismes qui ont pour but, l'un de la réaliser, l'autre de nous y préparer, c'est-à-dire la médecine, ce bourreau des corps, et la morale, ce tyran des esprits.

Quant à l'argent, qui est l'obligation la plus conventionnelle qui existe, sa suppression serait d'autant plus sûre que son inutilité serait démontrée d'une irréfutable façon.

La classe matérielle ne saurait donc envier la classe intellectuelle à qui serait li-

brement dévolue la direction de la Société, puisque chacune d'elle apporterait à l'autre l'élément d'organisation qui leur serait nécessaire à toutes les deux.

La rivalité serait un vain mot, puisque l'Etat social ainsi élaboré reposerait sur le principe immuable du libre choix du travail par n'importe quel esprit, à condition toutefois qu'il soit capable de le faire.

Les diverses parties de cette organisation s'écarteraient libre, pourraient se réunir dans une véritable harmonie, et se compléter, si elles pouvaient s'exprimer à l'aise dans un terrain vierge, et parmi des mœurs non encore formées.

Mais nous sommes au XX<sup>e</sup> Siècle, et en plus de notre organisation actuelle nous portons encore en nous les reflets des régimes passés ; il est difficile d'arracher des racines profondément enfoncées dans nos esprits, mais certaines exagérations de nos lois nous irritent un peu tous aujourd'hui ; demain, ce seront les lois elles-mêmes qui nous pèseront.

Cela ne signifie pas naturellement qu'elles seront abrogées du coup, mais comme ces lois tirent leur plus grande force du fait qu'elles sont comprises d'une partie du peuple, il suffirait déjà d'en démontrer ouvertement l'arbitraire et le paradoxal qu'elles servent d'une part, et les intérêts particuliers des gouvernants qu'elles cachent d'autre part, pour les ébranler.

Au reste, toutes ces lois ne sont que la conséquence de l'économie sociale qui est la nôtre ; changez cette organisation, et immédiatement ces lois qui en sont la conséquence, disparaîtront sans bruit.

Pour en arriver à un tel but, deux moyens se présentent :

D'abord, l'action de force contre ceux qui dirigent par le poids de leurs décrets, alors qu'ils en comprennent plus que tous autres, l'injustice et l'illegalité.

Ensuite, faire comprendre tout ce qui précède à ceux qui obéissent, courbés par les obligations, dont les premiers se font des droits.

Et de ces deux moyens, comme dit Cyrano, nous prenons un troisième en nous adressant à tous ceux qui pensent et qui voient clair ; ils sont une minorité, car ce n'est que dans le peuple qu'on peut les trouver, attendu que la bourgeoisie est trop inféodée du régime actuel qui lui est favorable, pour en changer.

Il faut faire retentir sans relâche ces vérités, ne fût-ce que pour préparer l'évolution qui servira à la génération future.

Mais si l'avenir réserve à ceux qui le contraindront, l'abolition de ces régimes subis depuis des siècles il nous appartient de nous élever vigoureusement dès aujourd'hui contre tous les hommes politiques, quels qu'ils soient, qui asservissent de leur mieux au profit de leurs intérêts particuliers, la grande masse laborieuse dont ils affectent de méconnaître les qualités.

Ces chefs imposés ne sont pas des êtres inconscients, loin de là ; ils n'en sont que plus coupables, et plus dignes de ce fait, de tomber sous le coup de leurs propres lois, qui punissent de mort l'homme qui assassine... Ou sont les responsables des tueries géantes ? Au fait du pouvoir : pourquoi pas au pied de l'échafaud ?

Renée d'AXEL.

### Les intellectuels de France s'adressent au gouvernement russe

Le « Groupement de Défense des Révolutionnaires emprisonnés en Russie » a demandé aux intellectuels de France, aux savants, aux artistes, à tous les hommes de pensée libre, de lui donner l'appui de leur autorité et d'aider ainsi au respect des principes qu'ils ont toujours défendus, en signant la protestation ci-dessous :

#### AU GOUVERNEMENT RUSSE

Profondément émus par les documents publiés dans la presse ouvrière sur les traitements infligés en Russie aux socialistes de toutes tendances, nous considérons de notre devoir de protester contre l'emprisonnement et la déportation par le gouvernement russe, de travailleurs dont le seul crime est d'avoir défendu leurs idées.

La liberté de pensée, de parole, de presse étant le premier bien qu'un gouvernement, se réclamant du Proletariat, devrait respecter, nous nous élevons contre les persécutions incessantes dont la Tcheka se rend coupable à l'égard des hommes de pensée libre et des ouvriers et paysans indépendants.

Au nom des plus élémentaires sentiments d'humanité et de justice, sans lesquels aucune société libre ne peut s'épanouir, nous demandons au gouvernement soviétique de mettre fin aux cruautés qui sévissent encore dans les bagnes et les prisons de la nouvelle Russie.

Nous lui adressons enfin un pressant appel pour qu'il rende tous les prisonniers politiques à la liberté.

Voici une première liste de signatures :

HENRY-JACQUES, poète ;  
PIERRE HAMP, homme de lettres ;  
Ch. SEIGNOBOS, professeur à la Faculté des Lettres de Paris ;  
Paul BRULAT, homme de lettres ;  
Jacques HADAMARD, membre de l'Institut, professeur au Collège de France ;  
Firmin GEMIER, directeur de l'Odéon ;  
Charles ANDLER, professeur à la Faculté des Lettres de Paris ;  
Jacques COPEAU, directeur du Vieux-Colombier.

Nous publierons demain des réponses émanant d'autres personnalités.

#### GROUPEMENT DE DEFENSE DES REVOLUTIONNAIRES EMPRISONNES EN RUSSIE

Mercrédie prochain, 4 juin, à 20 h. 30, au Palais de la Mutualité, 325, rue St-Martin

### GRAND MEETING

en faveur de la libération des martyrs des bagnes bolchevistes.

Sous la présidence de Hubert, du Syndicat général des Terrassiers (C.G.T.U.), assisté de Marius Roux, de la Fédération confédérée des Culrs et Peaux, et de Charbonneau, du Syndicat Unique du Bâtiment.

Orateurs : Baylot, du Syndicat national des Agents des P.T.T. (C.G.T.U.) ; Pierre Desnard, du Comité de Défense sociale ; Jouve, de la Fédération du Bâtiment (C.G.T.U.) ; Salvador, de l'Union Anarchiste, O. Canopé, de la Chambre syndicale des employés.

Ce que nous avons vu en Russie, par Chevalier, Chazoff, Gaudaux et H. Sirolle.

## AUX HASARDS DU CHEMIN

### Propos d'un Paria

Notre ami Mualdès, très fatigué, ne peut assurer sa chronique : LES PROPOS D'UN PARIA, que deux fois par semaine : le jeudi et le dimanche.

S'il rétabli, il reprendra comme par le passé sa place au journal, à la satisfaction de tous. — N. D. L. R.

### Nos Echos

#### La philanthropie de Rockefeller.

M. Rockefeller vient de faire un somptueux cadeau de 1 million de dollars à notre doux pays. Ce généreux milliardaire s'est aperçu en effet que la France était dans une grande détresse et une misère non moins profonde ; et le plus naturellement du monde, dans un geste royal, il nous allonge des dollars prélevés sur la misère non moins grande des travailleurs de la libre Amérique. Et à quoi sont destinés ces 18 à 19 millions de francs ? Tout simplement à la reconstruction de la cathédrale de Reims, aux réparations à effectuer aux bâtiments et jardins de Versailles ainsi qu'au palais de Fontainebleau. Nous savons, certes, nous aussi, admirer « tous ces merveilleux chefs-d'œuvre de l'art », mais nous pensons qu'il vaudrait beaucoup mieux s'occuper auparavant de construire des habitations et fournir des logis à ceux qui couchent à la belle étoile ou dans des taudis dénués de tous moyens d'hygiène et de salubrité.

Ce serait-là, pour M. Rockefeller, une meilleure occasion de prouver ses sentiments philanthropiques.

○○○

#### Il se cache sous les soutanes.

« Paris-Soir » donne dans son Petit Mémoirial des lettres une liste des noms des romanciers dont les œuvres sont à proscrire. Cette liste a été dressée par un certain curé du nom de Balthéme et d'origine hoch donnée. Naturellement, les œuvres prosrites le sont par ordre de la sacre sainte mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Parmi les noms des proscriers, nous relevons ceux des écrivains suivants :

Mmes Juliette Adam et de Noailles ; MM. Binet-Vallier, Lavedan, etc., qui tiennent, ou ont tenu, ouvertement, salon avec réception d'abbés plus ou moins catholiques mais tout aussi ensoutanés que le ci-devant Balthéme et qui recrutent leurs lecteurs parmi les Enfants de Marie, ou ceux de Saint-Joseph.

Nous sommes étonnés de n'avoir pu lire le nom d'un auteur essentiellement pornographique — mais peut-être les ouvrages de ce genre sont-ils les seuls autorisés pour les futures petites entremetteuses, avant ou après leur communion — qui a livré au public tant de pages immondes où l'inceste plus que l'adultère figure en bonne place, particulièrement dans l'« Astre noir » et « Suzanne », sans oublier « Hérés » et tant d'autres.

Est-ce que, par hasard, se cacheraient, sous les soutanes, la personnalité infecte du Crachoir Public qui a nom Léon Daudet ?

### La Vie des Lettres

#### Popolo grasso è popolo minuto

Dans la Renaissance, M. Georges Aimel nous soumet quelques « notes pour une politique de demain ». Certaines de ces notes méritent attention. M. Georges Aimel ne manque pas de tomber dans de fréquents lieux communs, lorsqu'il parle, par exemple, de la lutte de classes d'avant-guerre. Il écrit en effet que le peuple, à cette époque, « mettait son ambition à faire franchir à ses enfants, quand il le pouvait, la limite cruciale qui le séparait d'une bourgeoisie dont il sentait obscurément les vertus ».

M. Georges Aimel se trompe. Si le peuple, bien souvent, essayait de transformer ses enfants en bourgeois, c'est que, soucieux de leur intérêt, il savait que ses enfants auraient une vie plus heureuse s'ils parvenaient à faire partie d'une classe privilégiée. Le peuple était certain que ses enfants, devenus fonctionnaires, n'auraient pas à subir les brimades et les blessures d'amour-propre dont lui, le peuple, était sans cesse victime.

M. Georges Aimel écrit plus loin : « Il subsistait, en dépit de tout, entre les deux classes, pour amortir leurs rapports, un restant de cette bonhomie qui, de toutes les qualités antiques du peuple de France, est peut-être celle qui est en train de disparaître le plus sûrement, comme tant d'autres choses charmantes et primées. » Eh ! M. Georges Aimel exagère cette bonhomie, et, en tous cas, rien n'est plus compréhensible que sa disparition. Pour avoir recours à une image facile, la lutte de classes est comparable à une lutte entre deux quelconques champions. Au début, les adversaires, encore frais et dispos, font montre de courtoisie. Mais le combat, peu à peu, devient plus âpre. Les adversaires, épuisés, sentant s'approcher le dernier « round », s'écroulent, et la dernière lutte est sans merci. De même aujourd'hui : la bourgeoisie sentant sa fin proche et le peuple désirant une victoire définitive. La fin de la bourgeoisie, M. Georges Aimel ne peut pas le constater, puisqu'il écrit : « La classe bourgeoise se désagrége à la base, tandis que son sommet s'hypertrophie », et qu'il remarque que le prolétariat se compose à l'heure actuelle « de la foule immense des fonctionnaires, intellectuels, petits rentiers, ouvriers, tous gens ne disposant que de salaires ou de revenus les empêchant tout juste de mourir de faim ». Ce qui forme un popolo minuto opposé à un popolo grasso qui se compose de l'oligarchie de la haute finance et de la grande propriété.

Certes, il faut, avant tout, que le prolétariat puisse s'assimiler ses nouveaux éléments, et c'est cette assimilation que redoute le popolo grasso qui, dès lors, n'en aurait plus pour longtemps à vivre.

Un avenir prochain nous montrera la force du popolo minuto. Georges VIDAL.

#### APRES UNE CAUSERIE

### Les jeunes leçons d'un «vieux»

J'ai assisté à la causerie donnée, jeudi dernier, par le vieux militant Riemer, au groupe du 20<sup>e</sup>. Deux faits principaux, trois même, m'ont frappé au cours de sa dissertation : 1<sup>o</sup> en tant qu'anarchiste, quelle est la méthode à employer vis-à-vis de l'autorité afin de faire valoir nos droits ; la violence ; 2<sup>o</sup> ce vieux militant énergique par la volonté et faible physiquement — vu son grand âge — ne pouvant retenir ses larmes au souvenir de la compagne de sa vie morte folle dans une prison d'Italie, mais s'écriant, malgré tout : « Qu'importe tout cela ! l'idéal anarchiste, si magnifique, est là ! » ; 3<sup>o</sup> à son départ, il est passé près de moi, et je l'ai entendu murmurer : « Je croyais trouver d'autres camarades que cela. »

Eh bien, oui ! Il est triste de constater que dans nos milieux où l'idéal suprême se résume ainsi : ennemi de toute autorité de quelque endroit qu'elle émane, il est triste, dis-je, que nous soyons comme les autres ; nous, les efforts se bornent à quémander des bienfaits aux détenteurs de l'autorité que nous ne reconnaissons pas. Prendre, oui, mais ne pas demander. Nous produisons, nous devons avoir.

Lorsque notre vieux camarade a parlé d'employer la violence, une légère rumeur s'est élevée dans la salle, preuve que l'on n'accepte pas ce principe ; cependant, Riemer l'a très bien démontré, simplement sans emphase ; nous la subissons, nous, la violence, devons-nous donc, par notre philosophie, accepter et ne rien dire ? Nous autoriser-t-on à manifester, il y a toujours une meute de chiens enragés pour nous ruer de coups et nous faire jurer ensuite pour voies de faits à agents et nous enfermer pendant de longs jours, même des mois, pour des faits dont nous avons été les victimes.

Ne perdons pas notre temps en paroles inutiles, ne nous bornons pas à recoudre des questions en discorant. Parlons peu et agissons beaucoup. Je pourrais citer bien des exemples mais en actes sans beaucoup de paroles ! Voyez plutôt le dernier de Germaine Berion, à Bordeaux. Ce sont là des faits inattendus, inespérés dans la majorité des cerveaux de nos militants actuels. Allons ! les copains, pas tant de discours et de l'action ! Soyez assurés que le jour où vous voudrez, vous trouverez des amis pour vous aider. A ceux-là, ne leur reprochez rien, ils ont un peu peur, par manque de confiance (cela existe parmi nous). Ce qu'il faut, c'est oser ; votre idéal même vous oblige à oser, et soyez sûr que le jour où vous voudrez, vous aurez.

Maintenant, quoi de plus beau que cet homme s'écriant, malgré les larmes qui le coulent sué son visage, les hoquets qui le prennent à la gorge, la faiblesse relative à son grand âge, tel à 20 ans (réminiscence des anciens et beaux jours de luite), où, à une poignée (treize, je crois), partout trinqués, non recrus dans les réunions, états et s'imposant partout, s'écriant, dis-je : « Qu'importe que ma femme soit morte folle dans les bagnes italiens, l'idéal est là ! ». Oui, les amis, il serait bon que nous en prenions un peu de la graine.

Cela m'a beaucoup attristé, et quand j'ai entendu notre vieil ami, en sortant, dire : « Je croyais trouver d'autres hommes que cela », malgré qu'au cours de sa causerie il ait dit : « Ça me fait plaisir d'être dans ce 20<sup>e</sup> où j'ai milité autrefois et devant un si grand nombre de copains, et si vous voulez, vous ferez du bon travail », oui, cela m'a pénétré, et j'ai même eu honte, car je me sentais bien petit devant lui, et l'auditoire bien endormi. Eh bien ! les anars, il ne faut pas, entendez-vous bien, il ne faut pas que nos anciens disent cela de nous ; il faut que désormais nous soyons leurs égaux et que l'anarchie ne s'étoile pas entre nos mains. Vous voulez la faire vivre ? Il ne tient qu'à vous, son existence est entre vos mains.

P. GADY.

### Où aller ce soir ?

#### Théâtres lyriques

OPERA. — 20 heures : Roméo et Juliette.  
OPERA-COMIQUE. — 20 heures : Carmen.  
GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 45 : La Perle de Chicago.  
TRIANON-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Léontine seurs.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 30 : La Marche nuptiale.

ODEON. — 20 h. 30 : Le Cid ; l'Anglais ou le Fou raisonnable.

VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.

NOUVEL-AMBIGU. — Matinée et soirée : J'ai une idée.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 20 h. 30 : Monsieur Le Trouhadec saisi par la Débauche.

THEATRE DES ARTS. — 21 heures : Le Pauvre Homme.

THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures : Le Chemin des écoliers.

VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 45 : La Puissance des ténérables.

MONTMARTRE-ATELIER. — 20 h. 45 : Petite Lumière et l'Orsue.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 45 : Madame Flirt.

#### Cabarets artistiques

LE GARILLON. — 21 heures : Jeux où l'on tique... revue.

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Cazol, Noël-Noël, Paul Groffe, Raymond Bartel, Eugène Rossi, Augustin Martini.

« Chambre à louer », revue — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.

LE GRENIER DE GRINGOIRE 6, rue des Abbessees. — A 21 heures : Charles d'Avray et les chansonniers : Dornano, Brubach, Geo Robert, Loréal ; Mmes Jane Marsan, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel. — 21 heures : « Têtes de Sport et Têtes



# A travers le Monde

## ALLEMAGNE

### FIN DU CONFLIT MINIER DE LA RUHR

On mande de Dusseldorf :  
« Le ministre du Travail du Reich ayant déclaré obligatoire l'acceptation de la sentence arbitrale rendue dans le conflit de la Ruhr, le Syndicat socialiste des Mineurs, qui avait tout d'abord repoussé cette sentence, a décidé d'accepter la décision ministérielle et de ne pas déclarer la grève pour faire suite au lock-out patronal. »

« Les quatre grands syndicats de mineurs ont décidé, en conséquence, la reprise du travail dans toutes les mines ; seuls, les communistes se sont prononcés pour la continuation de la grève. »

« Les descentes ont été assez nombreuses des samedi ; elles ont atteint jusqu'à 75 pour cent du personnel à la mine Bismarck, 20 pour cent à Bergmannsluck et 15 pour cent à Consolidation. La reprise générale du travail aura lieu lundi. »

Nous publions sous toutes réserves le communiqué ci-dessus.

## ANGLETERRE

### LA QUESTION IRLANDAISE

Aucun communiqué officiel n'a été publié au sujet de la conversation que M. Mac Donald a eue samedi après-midi avec M. Cosgrave, président de l'Etat libre d'Irlande, et sir James Craig, premier ministre de l'Ulster, au sujet de la fixation de la frontière entre l'Etat libre et l'Irlande du nord.

L'entretien a duré près de trois heures. Le Sunday Express dit que les divergences existant entre les points de vue des deux chefs de gouvernement irlandais n'ont pas pu être conciliées, mais d'après la Weekly Dispatch, quelques progrès auraient été réalisés.

## ÉTATS-UNIS

### UNE GREVE D'ARTISTES LYRIQUES

Cinq théâtres ferment leurs portes  
New-York, 1er juin. — Par suite d'une grève d'artistes lyriques, cinq théâtres new-yorkais, qui faisaient chaque soir salle comble, ont dû fermer leurs portes. La grève a été provoquée par le refus des directeurs de théâtre de signer un contrat les obligeant à n'engager que des membres du Syndicat des Acteurs.

## BULGARIE

### L'EXPLOSION DE BUCAREST

On mande de Londres :  
Le Sunday Express publie la dépêche suivante de Bucarest en date du 30 mai :  
« Le dernier dépôt de munitions dans la zone dangereuse a sauté ce matin à 3 heures. Des explosions se sont produites sans interruption sur un espace d'environ deux kilomètres et demi carrés couvert d'obus bulgares, autrichiens, russes et allemands. Un des soldats de garde a été légèrement blessé. De nombreuses fenêtres du château de Cotroceni ont été brisées. »

Le roi a passé la nuit dernière dans son château pour rassurer la population. Dans la ville elle-même, les vitres de plus de 500 maisons ont été brisées. Plus de 75 maisons se sont effondrées en totalité ou en partie. Un petit village situé près du dépôt a été presque anéanti.

D'autre part, notre correspondant particulier de Bucarest télégraphie à la date du 31 mai :

« Les conséquences de l'incendie du dépôt de munitions et des ateliers de chargement de Bucarest sont moins graves que ne le faisaient croire les premières versions, dues à une connaissance incomplète de la situation et à l'affolement explicable de la population des quartiers voisins. Selon les relations officielles, les ateliers de chargement et de fabrication n'ont pas subi de dommages sérieux et reprendront le travail dans quelques jours. Le dépôt incendié n'est naturellement qu'un des nombreux dépôts existants. La plupart des munitions détruites appartenaient aux stocks anciens, mis hors service. »

Interpellés à la Chambre, le ministre de

la guerre et le président du Conseil ont rassuré le Parlement et déclaré que l'incendie n'a aucune influence sur l'armement du pays et la défense nationale. Le matériel détruit sera remplacé sans retard.

## CHINE

### LES ACCORDS AVEC LES SOVIETS

On télégraphie de Pékin :  
Les accords suivants ont été signés entre la Chine et les délégués des Soviets :

1° Un accord de principe ;  
2° Un accord relatif à la direction provisoire du chemin de fer de l'est chinois, par lequel il est entendu que le gouvernement des Soviets remplace pratiquement la Banque russo-asiatique, et qu'il accepte les responsabilités des dettes de ce chemin de fer.

Entre autres choses, la Russie et la Chine s'engagent à ne pas reconnaître les traités signés par la Chine et un gouvernement russe quelconque depuis la chute du tsarisme. Les deux pays s'engagent à ne signer aucun traité, à ne conclure aucun accord portant préjudice à l'autre partie.

La Chine s'engage à restituer la propriété de l'Eglise orthodoxe. La Russie s'engage à évacuer la Mongolie après qu'un règlement de détail aura été effectué à une conférence officielle. La part russe de l'indemnité des Boxers sera remise pour être utilisée à l'éducation de la jeunesse chinoise.

## A TRAVERS LE PAYS

### LE LAPINISME REPRESSIF

Bellef, 31 mai. — Le tribunal correctionnel a condamné par avortement la femme Besonino à un an de prison avec sursis et 500 francs d'amende, ainsi que la fille Baquet à six mois avec sursis et 100 francs d'amende.

Les femmes Ferretti et Antonia Panetti, poursuivies pour complicité, ont été acquittées.

Au lieu de perdre leur temps dans les affaires d'avortement, les magistrats feraient mieux de rechercher les moyens de subvenir à la misère des nombreuses filles-mères ou des mères de familles nombreuses, dont les enfants ne connaissent de l'existence que la somme de misère et de malheur.

### UN WAGON DE MARCHANDISES

Vichy, 1er juin. — Un wagon chargé de marchandises a pris feu soudainement en gare. Malgré les efforts des agents de la Compagnie, il fut entièrement consumé. Les pertes sont importantes.

## DANS PARIS ET SA BANLIEUE

### UN SOUS-CHEF DE GARE EGRESSE

Paris, 1er juin. — A une heure et demie, ce matin, en gare d'Austerlitz, M. Joseph Charasson, âgé de vingt-sept ans, sous-chef de gare, demeurant 4, rue de la Providence, a été renversé par une machine haut-le-pied et a eu la jambe droite sectionnée. Il a été transporté à l'hôpital de la Pitié.

### UNE QUERELLE SANGLANTE

Pantin, 1er juin. — Rue Magenta, à Pantin, cette nuit, deux groupes d'individus se sont pris de querelle.

Au cours de la bataille, un des adversaires, Roger Assier, âgé de 24 ans, employé au Métro, demeurant 4, rue Denis-Verpier, a été blessé d'une balle à la poitrine. Il a été admis à l'hôpital Saint-Louis.

### TUE PAR UNE AUTO

Puteaux, 1er juin. — M. Belcino Rozio quittait son domicile hier soir, 9, quai National à Puteaux, lorsqu'il fut renversé, en traversant la chaussée, par l'automobile que conduisait le chauffeur Louis Bonnal.

Celui-ci prit le blessé dans sa voiture, mais M. Belcino Rozio succomba alors que le chauffeur s'apprêtait à le conduire au poste de police pour y recevoir des soins.

### UN SUICIDE

Saint-Maur, 1er juin. — L'ingénieur Charles-Louis Bastide, 47 ans, demeurant 8, avenue Pauline, à Saint-Maur, a été trouvé mort dans sa chambre. Il s'était suicidé en s'asphyxiant par le gaz.

## Les communistes veulent empêcher une réunion d'amnistie

Le journal communiste de Troyes publie la provocation suivante :

### SECTION TROYENNE

Aux camarades communistes de Troyes  
Un certain comité, soit disant (pour la défense des prisonniers politiques russes) organisé à Troyes mardi prochain une conférence.

Dés maintenant il faut que les 3.000 citoyens qui aux dernières élections, ont voté pour les candidats communistes, pour la Russie Soviétique, pour la première Révolution ouvrière s'arrangent pour être tous présents à cette réunion.

1. Quel est le but de cette réunion ? 2. Quels sont les hommes qui appartiennent à ce comité ? Sans avoir peur de nous tromper nous répondrons à la première question, leur but : « Salir la Révolution russe parce qu'ils en ont peur » ; à la deuxième, les hommes appartenant à ce comité sont les mêmes qui les premiers jours ont combattu cette Révolution et qui tous vont chercher leur mot d'ordre auprès des gros bourgeois et des bohémiens russes réfugiés à Paris.

Depuis quelque temps, nous étions avertis que notre département serait visité par ces citoyens, qui se sont fait la spécialité de salir, et de salir seulement le gouvernement ouvrier.

La section Troyenne du Parti communiste convoque tous ces membres à cette réunion, et elle invite tous les sympathisants à être présents.

Non, nous ne permettrons pas à quelques individus, de salir le premier gouvernement révolutionnaire.

Tout le prolétariat communiste Troyen sera là pour faire entendre sa protestation.

— La Section Troyenne... »

### Aux secrétaires de groupes de quartiers

Les secrétaires de groupes de quartier sont priés de faire le nécessaire pour que tous les adhérents et tous les sympathisants de leur groupe soient présents à la réunion qui aura lieu au Cirque Municipal, mardi 3 juin, afin de répondre comme il convient aux insultes de la Révolution russe.

### Les secrétaires de la Section Troyenne.

Nous avons cité en entier pour que chacun puisse apprécier à quel degré de fanatisme sont tombés les dirigeants communistes de Troyes.

L'amnistie est un article d'intérieur, pour la France, mais pas pour la Russie.

Les orthodoxes de Troyes ne peuvent pas comprendre que c'est rendre service à la Révolution russe que de combattre les excès de ses gouvernants, excès de répression contre des révolutionnaires, syndicalistes, socialistes et anarchistes.

Il y a dans le Comité de défense des prisonniers russes des militants qui ont été les premiers en France à soutenir la Révolution russe.

Cette façon brutale de vouloir empêcher une réunion d'amnistie ne nous intimide pas. Nous n'acceptons pas la dictature de l'autochtonie. Non, seulement les dictateurs russes veulent enlever leurs adversaires pour défilé d'opinion, mais leurs représentants en France veulent empêcher les protestations contre la répression.

Cela ne sera pas, et, s'il le faut, à la dictature de l'ignorance et du fanatisme, nous saurons opposer par tous les moyens notre droit de penser et de le dire.

S'il le faut, c'est aux chefs communistes que nous nous attaquerons.

## La protestation du Japon

Washington, 1er juin. — Le gouvernement de Tokio déclare que, contrairement à ce qui a été affirmé à Washington, « le Japonais n'est nullement rebelle à une assimilation ».

Le Cabinet japonais admet que chaque puissance a le droit fort naturel de réglementer l'immigration dans ses territoires, mais il fait observer qu'une grave injustice n'en a pas moins été commise au détriment du Japon, et qu'une action diplomatique serait nécessaire pour résoudre le différend.

La note ajoute que, depuis seize ans, le Japon a observé à la lettre tous les traités conclus avec les Etats-Unis, mais que ce fait ne semble pas avoir pesé beaucoup dans la décision du Parlement américain.

Le Gouvernement de Tokio conclut en déclarant que l'exclusion prononcée contre les Japonais est une violation des traités existants, et notamment du « Gentleman Agreement ».

dressée vers le ciel qui s'éclaircissait de rose clair avec ses dernières étoiles. C'était la charrette en route vers le mur de Santé, le mur devant lequel le même Barbassou savait, pour l'avoir entendu dire et redire depuis deux heures d'attente, qu'était montée la guillotine. Puis elle s'arrêtait, une petite ombre passait chancelante. La foule hurlait. C'était fini. Le petit Barbassou avait vu mourir un homme. Et bien ! vrai — il trouvait que c'était pas la peine de « faire tant de chichi » pour si peu de chose. Et quand il rentrait chez lui, au plein jour, tout le long des rues il pensait que c'était mal fait ce truc-là, et qu'en démocratie on aurait pu « trouver moyen » d'accorder au peuple, pour des attractions de ce genre, les meilleures places, au premier rang, afin qu'il pût s'édifier et se distraire comme les bourgeois et les artistes. On était en République, quoi !

L'enfance de Barbassou fut hantée par ce désir. Il porta en lui jusqu'à l'adolescence, comme une faim insouvenable, l'envie « d'en voir décaniller un de tout près ». Sa jeunesse d'apâche aurait pu le satisfaire — mais la frousse troublait sa joie.

A Madagascar, la vie du poilu colonial devait combler tous les désirs de Barbassou.

Quand il tirait dans le rang, au feu de sa vie les petites ombres vivantes des soldats malgaches — cela produisait sur sa peau tannée de poilu le même effet que sur sa tendre sensibilité de gosse l'impairfait spectacle d'une lointaine décapitation. Cela ne faisait qu'exciter en Barbassou un grand appétit de meurtre. Il avait faim de plus substantielles jouissances. Barbassou n'avait rien d'un « voyeur ». Le plaisir des yeux pour lui n'était que tertiary. Il lui fai-

## En lisant les autres...

### La manière...

A propos de Picard, le caissier de l'Opéra-Comique qui se dénonça lui-même comme ayant dérobé 530.000 francs, Maurice Delaigne écrit spirituellement dans l'Ere nouvelle :

Quand on vole, il faut avoir la manière. Le caissier de l'Opéra-Comique n'est qu'un apprenti, le concelle à ses successeurs de faire des études, au moins élémentaires.

Qu'a-t-il fait ? Il a détourné 530.000 francs dans la caisse de son patron. Nul ne s'en était aperçu. Cela prouve, en premier lieu, que les conseils d'administration ne vérifient pas toujours les comptes des caissiers, qui ne vérifient pas souvent ceux des caissiers.

En second lieu, il semble que l'Opéra-Comique soit plus riche qu'il ne le suppose lui-même, puisqu'il peut perdre, en deux ou trois ans, un demi-million, sans en souffrir.

Le ministre des Beaux-Arts peut donc, sans remords, supprimer une partie de la subvention qu'il lui verse et la remettre à un théâtre qui essaierait de donner des spectacles dignes du grand renom de la musique française.

Tout le monde y gagnerait et les administrateurs de l'Opéra-Comique n'auraient qu'à supposer qu'ils ont gardé Picard à leur service.

Qu'avez-vous fait de la caisse ?  
Il est embarrassé comme M. Poincaré le sera la semaine prochaine.

Quand un honnête commerçant prépare une faillite frauduleuse, il habille d'indiscutables alibis, c'est-à-dire qu'il tient une comptabilité irréprochable. Il peut répondre à toutes les questions et il gagne même l'admiration de ses créanciers.

Ainsi M. Picard souffre dans l'estime de ses contemporains d'avoir fait une bombe obscure. Il a dépensé à la petite semaine ce qu'il convenait de jeter à la tête de la maîtresse d'un arago.

Qu'il ait volé, c'est peu de chose, mais il risque de passer par excès de modestie pour un malhonnête homme qui ne dit pas toute la vérité.

### Vers un art parfait

Dans la Lanterne, Georges Ponsot écrit une magnifique page sur le cinématographe. Elle vaut d'être reproduite tout entière ici :

Le cinématographe n'est pas du tout le septième art ; elle est peut-être le premier art. Elle dessine, peint, sculpte, colore ; elle présente tous les aspects du monde humain ; elle évoque le passé des âmes et de rapides notations ; elle se rit de la durée de l'espace ; elle nous transporte dans des civilisations disparues, fait surgir des salles les villes médiques, ressuscite le moyen âge, nous promène dans les jardins du Roi-Soleil, parmi la splendeur d'une soirée fastueuse, et puis, tout à coup, dans le même film, nous ramène à l'existence d'aujourd'hui ; elle a brisé l'unité de temps et de lieu, comme nul romancier de génie ne sut le faire, puisqu'un Victor Hugo, par exemple, nous demandait des jours et des jours d'attente pour parcourir avec lui les siècles et les étapes du monde, tandis qu'il suffit d'une heure à la cinématographie pour que nos yeux aient contemplé les splendeurs de Babylone, la grâce de l'Attique, la gloire du Capito-

le, le rêve mystique du moyen âge, la Renaissance et l'élégance du dix-huitième siècle ; la cinématographie est le plus admirable des salons artistiques, qu'écririez-vous, le plus sincère, le plus réel, puisqu'elle reproduit exactement le contour des choses et que les paysages se déroulent sur l'écran, tels que la nature les a peints suivant le jeu des saisons.

Ainsi notre esprit reçoit pleine et entière satisfaction, et nos yeux sont charmés.

Est-il un art qui puisse réunir tous les autres arts plastiques dans l'infinie mobilité des aspects du monde ? Est-il un art qui emporte notre imagination dans tous les domaines ? Est-ce une science qui nous permette, bien assis dans un fauteuil, de faire un voyage autour du monde en regardant à travers les yeux les plus disparates dans leur cadre naturel ? L'art de la cinématographie est celui de Merlin l'Enchanteur.

« Il lui manque la parole. » Voilà le grand grief.

Je ne sache pas que l'art plastique soit du bavardage. Il participe à la beauté seraine parce qu'il traverse les âges, et rencontre l'admiration des races séparées les unes des autres par la langue. L'art de la parole est un genre secondaire. Il ne vaut que par la force des poignants « adjectifs » et la résistance de ses cordes vocales. Un Mirabeau qui aurait été doté d'une voix grêle et d'un pectus étroit n'aurait produit sur l'Assemblée aucune impression.

« La banqueroute, la hideuse banqueroute... », lancée par un gosier de soprano, serait tombée dans le ridicule. Si Danton avait été gratifié par l'Etre Suprême d'une voix de fausset, n'aurait pu, dans une phrase d'harmonie intuitive, sonner par son verbe l'appel aux armes.

« Je ne sache pas que l'art plastique soit du bavardage. Il participe à la beauté seraine parce qu'il traverse les âges, et rencontre l'admiration des races séparées les unes des autres par la langue. L'art de la parole est un genre secondaire. Il ne vaut que par la force des poignants « adjectifs » et la résistance de ses cordes vocales. Un Mirabeau qui aurait été doté d'une voix grêle et d'un pectus étroit n'aurait produit sur l'Assemblée aucune impression.

« La banqueroute, la hideuse banqueroute... », lancée par un gosier de soprano, serait tombée dans le ridicule. Si Danton avait été gratifié par l'Etre Suprême d'une voix de fausset, n'aurait pu, dans une phrase d'harmonie intuitive, sonner par son verbe l'appel aux armes.

« Je ne sache pas que l'art plastique soit du bavardage. Il participe à la beauté seraine parce qu'il traverse les âges, et rencontre l'admiration des races séparées les unes des autres par la langue. L'art de la parole est un genre secondaire. Il ne vaut que par la force des poignants « adjectifs » et la résistance de ses cordes vocales. Un Mirabeau qui aurait été doté d'une voix grêle et d'un pectus étroit n'aurait produit sur l'Assemblée aucune impression.

« La banqueroute, la hideuse banqueroute... », lancée par un gosier de soprano, serait tombée dans le ridicule. Si Danton avait été gratifié par l'Etre Suprême d'une voix de fausset, n'aurait pu, dans une phrase d'harmonie intuitive, sonner par son verbe l'appel aux armes.

« Je ne sache pas que l'art plastique soit du bavardage. Il participe à la beauté seraine parce qu'il traverse les âges, et rencontre l'admiration des races séparées les unes des autres par la langue. L'art de la parole est un genre secondaire. Il ne vaut que par la force des poignants « adjectifs » et la résistance de ses cordes vocales. Un Mirabeau qui aurait été doté d'une voix grêle et d'un pectus étroit n'aurait produit sur l'Assemblée aucune impression.

« La banqueroute, la hideuse banqueroute... », lancée par un gosier de soprano, serait tombée dans le ridicule. Si Danton avait été gratifié par l'Etre Suprême d'une voix de fausset, n'aurait pu, dans une phrase d'harmonie intuitive, sonner par son verbe l'appel aux armes.

« Je ne sache pas que l'art plastique soit du bavardage. Il participe à la beauté seraine parce qu'il traverse les âges, et rencontre l'admiration des races séparées les unes des autres par la langue. L'art de la parole est un genre secondaire. Il ne vaut que par la force des poignants « adjectifs » et la résistance de ses cordes vocales. Un Mirabeau qui aurait été doté d'une voix grêle et d'un pectus étroit n'aurait produit sur l'Assemblée aucune impression.

« La banqueroute, la hideuse banqueroute... », lancée par un gosier de soprano, serait tombée dans le ridicule. Si Danton avait été gratifié par l'Etre Suprême d'une voix de fausset, n'aurait pu, dans une phrase d'harmonie intuitive, sonner par son verbe l'appel aux armes.

« Je ne sache pas que l'art plastique soit du bavardage. Il participe à la beauté seraine parce qu'il traverse les âges, et rencontre l'admiration des races séparées les unes des autres par la langue. L'art de la parole est un genre secondaire. Il ne vaut que par la force des poignants « adjectifs » et la résistance de ses cordes vocales. Un Mirabeau qui aurait été doté d'une voix grêle et d'un pectus étroit n'aurait produit sur l'Assemblée aucune impression.

« La banqueroute, la hideuse banqueroute... », lancée par un gosier de soprano, serait tombée dans le ridicule. Si Danton avait été gratifié par l'Etre Suprême d'une voix de fausset, n'aurait pu, dans une phrase d'harmonie intuitive, sonner par son verbe l'appel aux armes.

« Je ne sache pas que l'art plastique soit du bavardage. Il participe à la beauté seraine parce qu'il traverse les âges, et rencontre l'admiration des races séparées les unes des autres par la langue. L'art de la parole est un genre secondaire. Il ne vaut que par la force des poignants « adjectifs » et la résistance de ses cordes vocales. Un Mirabeau qui aurait été doté d'une voix grêle et d'un pectus étroit n'aurait produit sur l'Assemblée aucune impression.

« La banqueroute, la hideuse banqueroute... », lancée par un gosier de soprano, serait tombée dans le ridicule. Si Danton avait été gratifié par l'Etre Suprême d'une voix de fausset, n'aurait pu, dans une phrase d'harmonie intuitive, sonner par son verbe l'appel aux armes.

« Je ne sache pas que l'art plastique soit du bavardage. Il participe à la beauté seraine parce qu'il traverse les âges, et rencontre l'admiration des races séparées les unes des autres par la langue. L'art de la parole est un genre secondaire. Il ne vaut que par la force des poignants « adjectifs » et la résistance de ses cordes vocales. Un Mirabeau qui aurait été doté d'une voix grêle et d'un pectus étroit n'aurait produit sur l'Assemblée aucune impression.

« La banqueroute, la hideuse banqueroute... », lancée par un gosier de soprano, serait tombée dans le ridicule. Si Danton avait été gratifié par l'Etre Suprême d'une voix de fausset, n'aurait pu, dans une phrase d'harmonie intuitive, sonner par son verbe l'appel aux armes.

de tout un peuple. On n'imagine pas un Jaurès à l'organe flûte. Par conséquent, l'art oratoire est tout entier subordonné à l'ampleur pulmonaire, à la puissance respiratoire, à des attributs physiques.

Cette remarque me paraît d'autant plus juste qu'il est impossible de relier les plus fameux discours d'un tribun comme Gambetta. Ils sont d'une désolante banalité, pleins de redondances et de lieux communs, hérissés de fautes de composition et de syntaxe. Gambetta ne dut son autorité qu'à sa force pulmonaire. Songez qu'à Lille, il fut applaudi avec délire par une foule enthousiaste assistant à un feu d'artifice, parce qu'il avait crié de sa voix formidable : « La République montera plus haut que ces fusées ! »

L'art du comédien est également un art inférieur. Il n'exprime pas sa pensée, mais celle de l'auteur, suivant des modes conventionnels qui sont insincères et factices.

La cinématographie s'élève bien au-dessus de ces misères. Elle ne voit pas de flûte à ses champs d'expérience. Elle pousse ses investigations dans les régions du mystère. Par les jeux de l'Ombre et de la Lumière, elle plaque sur un visage toutes les phases d'une émotion ; elle peut même par le fluide des images nous montrer des sentiments amenés tels que la peinture d'un Carrière nous les a présentés ; elle exprime les imperceptibles notations psychologiques ; et le drame d'une vie est plus poignante dans sa rapide réalisation cinématographique que dans les quatre cents pages d'un roman.

Le peuple sent intuitivement la beauté souple de ce grand art. Il a déserté le théâtre pour l'écran.

Malheureusement, les fabricants de scénarii se traitent dans les redites, n'osent aborder les sujets qui ennoblissent leur métier. Si les penseurs, si les écrivains, si les vrais artistes ne s'obstinent pas à traiter la cinématographie de genre secondaire, si les poètes, les sculpteurs et les peintres collaboraient à cette magnifique entreprise, ils donneraient au monde non seulement l'art nouveau, mais l'art parfait.

Mais, pour cela, ne faudrait-il pas, Ponsot, que le cinéma cessât d'être entre les mains des trafiquants et des mercantis pour devenir l'instrument d'émancipation des artistes et des travailleurs ? Là, comme dans tous les domaines, on ne peut concevoir d'harmonieuse réalisation sans révolution préalable.

## LES CINQ FRANCS MENSUELS

### du quotidien anarchiste

#### DEUXIEME LISTE

##### Reçu par l'Administration :

Berthe (2) ; Eugène Lécaille ; Paul Richier (2) ; Maurice, à Auxonne (versé par Lina) ; A. Planell (2) ; Beaudichon ; Albert Weber ; Tessier et sa compagne (2) ; Un Anarchiste ; Denis Marcel ; Remington ; G. Chauveau ; Noël Bezons ; Némé ; Loison E. ; Legros (2) ; Germaine Linthaut et son copain (2) ; Deschuyt ; Gabrielle Moulet ; Prudhomme (2) ; Un Espérantiste révolutionnaire ; Rubini ; Tabary (2) ; David ; Marie Morand ; Eugène ; Lesoin ; Ficher ; Charbonneau ; Meyer Paul ; Un Libertaire espagnol ; Guignat ; Un Comité de Saint-Louis ; Tournard ; Boudoux ; Barcelon Joseph, pour trois copains (2) ; P. B. ; 15<sup>e</sup> Henri ; Saint-Henri ; Moreau ; Gigé ; Le Gros et Nénest (2) ; Rousseau ; Fuster ; Un Ex-Moscouite ; Lara ; Germaine Antoine ; Aida ; Lenteine ; Un Camarade argentin ; Marius Boussin ; Balduin ; A. Cherbourg ; Une Lectrice amie ; Lina ; Melvil (2) ; Conrad ; Donzel ; Jeannette (2) ; Martin ; Jeulot (2) ; Gérard ; De Tourcoing (2) ; Muller ; J. Bianchon ; M. Caillette ; Laplace ; Lucien (2) ; Rosenweig (2) ; Guérineau (2) ; Pellet ; Deux Copains de Fontainebleau (2) ; Briollet ; Chevrot ; Pétry ; Courvoisier ; Un Vieux Anar, pour que les jeunes en fassent ; Une Lectrice amie ; Lina ; Melvil (2) ; Carra et sa femme (2) ; Un Rénoué ; Marcel Evane (versé par Fréteux) ; Alain ; Joquet ; Madeline Colomer ; Karl Renneval ; N'importe qui ; E. L. ; Jbanel ; Un Solitaire ; Chanu Ph. ; Labergerie ; Alonzo ; Tolalruin ; Bréfort Yves ; Paul et Maurice (2) ; Un Charpentier en fer ; Giroux ; Jean de Valois (2) ; Pierre Mahé ; Colette Guégu ; Sylvain ; Moguet ; Rozard et ses deux copains (2) ; 614 ; Couture ; Lenoir ; Bulgheroni ; Bulgheroni son frère ; Georges Daux ; Groupe espérantiste anarchiste ; Gauxy (4) ; Gabriel C. ; Chardon (2) ; Briet ; Loréal Georges ; Albertin (2) ; Lelarge (4) ; Coquin, sa compagne et Plant (2) ; M. L. ; Un passant ; Groupe d'Aimargues (10) ; Lascoux ; Julien ; Joujou Jean (2) ; Jalabert Alphonse ; Puech Xavier ; Salvaire Roger, du Groupe d'Aimargues ; Groff (2).

##### Reçu par chèques postaux :

Devaux, à Bievres ; Simonne Spétiens (versé par Achille) ; Ch. Tortelli, à Bone ; Carroué ; Duboc Clément (2) ; Mal et Juin, Georges Plat, à Montlaur (2) ; Casanova, Bassalot (2) ; Goutte ; Trachet ; Arthur ; Honoré ; Catell ; Kas, de Roubaix ; Lagarde Joseph ; Chénard, P. ; tavy ; Lotisse (versé par Benelère, à Saint-Etienne) ; Carnasciali ; Debattisse ; Mnd. Collier ; Vandercruyssen ; Volk ; Duketlar ; Madel ; A. Salbris ; Paul Pehs ; Quatre Camarades d'Alger ; Coulette Gaston (2) ; Chellian ; Gatier ; Barthou ; Chauvin Louis ; Muller et Gambs (2) ; André Célestine ; Morant Julien (2).

Total de la 2<sup>e</sup> liste : 1.330 francs ; total de la première liste : 2.215 francs ; ensemble : 3.545 fr.

Amis lecteurs

abonnez-vous!

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 2 JUIN 1924. — N° 2.

# BARBASSOU POILU COLONIAL

par André COLOMER

Il y allait avec la famille. En attendant 3 heures du matin, on se rendait sur la rive gauche, rue de la Galté qui n'est pas trop loin du boulevard Arago. On grimpa au poulailler de Bobino pour y entendre les petites bonnes femmes à guiboles roses maituler des « cochonneries épatantes », les grandes « romancières », en robes de gala à traîne y roucouler des trucs de cœur qui faisaient chialer la frangine — et les cabots en queue de morue dans leurs « répertoriés variés ». A minuit on entra à l'« Escoargot » manger une soupe à l'ignon et boire de l'aramon. Vers une heure du matin on se dirigeait vers la place Dantier, car il ne fallait pas arriver trop tard pour avoir de bonnes places. Il y avait déjà un populo. Oh ! fallait voir, comme au 14 juillet pour le feu d'artifice ou comme pour l'enterrement de Félix Faure. Il y en avait, il y en avait et de tous, des putois comme les Barbassou, et des petites familles d'employés dans les grands magasins et des petites grues et des grandes dames montées sur leurs automobiles et des ruins en gibus avec des plastrons blancs et

des cannes à pommes d'or... de tout, quoi !

On attendait deux heures comme ça, à rigoler, à chahuter, à se pincer, à pétocher le cul des gonzesses, à fumer des sèches et à manger des oranges. De temps en temps, il y avait un farceur qui gueulait : « Tiens, la voilà ! » Tous se poussaient, se serraient, haussés sur les pointes des pieds avec des cous allongés qui se tordaient comme ceux des canards quand on apporte la pâtée. Là-bas, tout au fond, au bout d'une rue dans le viaduc, il y avait comme un grand carré bleuâtre devant une grande masse noire qui semblait monter jusqu'au ciel. Mais on n'y voyait rien du tout. Alors le farceur lançait : « Taa de poires ! C'était un clebs ! » On riait et l'on reprenait l'attente. C'était salement long à venir.

Enfin on percevait un roulement lointain, on était poussé, on poussait... Barbassou grimpa sur le dos de son père — et il voyait. Dans le carré d'un bleuâtre moins foncé que tout à l'heure, là-bas, par-dessus tous ces dos et toutes ces têtes de la foule, il y avait quelque chose qui roulait, cahin-caha, jusqu'à la masse noire immensément



# L'Action et la Pensée des Travailleurs

POLITIQUE ET SYNDICALISME

## Les candidats malheureux reprennent le biberon syndical

Allons, le syndicalisme unitaire est une bonne institution pour les nourrissons ! Quel est donc cet ingrat orthodoxe qui prétendait que le syndicalisme ne suffisait à rien ? Il suffit au moins à nourrir les parents qui se cramponnent à la permanence.

Il y a une quantité de communistes éplorés et glorieux qui, étant fonctionnaires syndicaux, ont plié brusquement l'organisation syndicale pour tenter la chance à la loterie électorale. Nous ne les connaissons pas tous, mais nous allons en citer deux pour commencer :

1° — Simon, permanent au syndicat unitaire des transports en commun, a des vignes dans le Lot et des ambitions dans la tête. Il donna sa démission de permanent et s'en fut, aux frais de Moscou, soigner ses ceps et préparer la récolte des électeurs.

Hélas, nul n'est prophète en son village et encore moins dans son département. Sur 60.000 électeurs, le candidat du parti des masses récolta pitoyablement 500 voix.

Ne voulant pas rester presque seul sur sa terre natale, et les vignes poussant mieux en son absence qu'en sa présence, le malheureux Simon reprit, désespéré, le chemin de la capitale.

Les syndiqués, qu'il avait abandonnés, ne voulant plus de ce lâche-pour-compte électoral, il fit valoir en vain qu'il avait été victime du quotient et d'une manœuvre perfide de dernière heure. Alors, le Parti communiste dut intervenir pour faire réintégrer cet inséparable abonné du rectoire syndical. Comme Simon était secrétaire fédéral, il fut convenu qu'il émigrerait à ce titre et que la cotisation serait augmentée, afin de parer aux nouveaux frais.

Comme quoi, si la campagne électorale n'a rapporté aucun élu au parti dans le Lot, elle a rapporté deux fonctionnaires aux transports en commun.

2° — Danès, secrétaire permanent aux Hospitaliers unitaires. Lui, il fut candidat de classe dans le Gard, qu'il disait contre Mourier, directeur de l'assistance publique. Ce n'était pas de la rigolade et on le vit bien par la suite... Mourier n'était même pas candidat. Danès, né malin, prétend que le bourgeois Mourier n'osa pas se représenter. Et c'est ainsi que court la légende orthodoxe dans les méridionales Cévennes.

Avant la foire, le citoyen Danès déclarait à qui voulait l'entendre qu'il ne serait pas candidat. Mais l'air de la montagne, aux frais de Moscou, n'est pas mauvais à prendre. Et il s'en fut à Nîmes, à Alais, porter la bonne parole. Il s'en fut même à Aigues-Mortes, et moderne Saint-Louis, prêcha la nouvelle croisade en disant : *Le mot le veut.*

Le résultat fut épatant. Grâce à l'équipe communiste, le socialiste indépendant Brugnier, le dernier de sa liste, resta sur le carreau, et le monarchiste F. de Ramel fut élu.

Ne nous en faisons pas pour Brugnier, il fut élu sénateur huit jours après, mais le grand exploitateur de Ramel doit une fière chandelle à Danès et à ses co-équipiers. C'est une lutte de classe assez difficile à comprendre, de la part des crétiens que nous sommes à vouloir l'ammistie et la reconnaissance des Soviets.

Quelle que soit l'opinion que l'on peut avoir de la farce électorale, il est au moins admis qu'on a vu, en la révolutionnaire, votards ou antivotards, ne doivent favoriser les forces de réaction. Pensez-loi, brave Danès, nous aurons l'ammistie et le reste sans toi, et malgré le seigneur de Ramel que tu as fait élire.

Tout a une fin, même la plus douce villégiature. Et Danès rapplica à Panam dans le train suivant celui de Simon. Il avait démissionné de secrétaire permanent et un remplaçant avait été désigné.

Grâce à l'entremise du Comité Directeur, tout finit par s'arranger. Le remplaçant restait secrétaire, et le candidat malheureux serait permanent. Il connaît le métier, c'est sa troisième année, et son manager assure qu'il peut battre les records détenus par Berrard et Duduieux.

Nous sommes allés au Conseil juridique de la C.G.T.U., avec autorisation de l'I.S.R. En l'absence du juriconsulte habituel, nous avons pu joindre une jeune dactylo très au courant du droit syndical.

En droit, nous dit-elle, il y a violation des statuts quand un fonctionnaire syndical fait acte de candidature politique. Mais le droit pur, c'est de la spéculation spirituelle. C'est le droit est strict et immuable, la jurisprudence est élastique et versatile. Il faut d'ailleurs qu'il en soit ainsi. La jurisprudence, c'est la manière de mettre correctement la flamme de la doctrine sous le boisseau des coutumes. Quand il y a trop d'écart on modifie la loi, afin que tout se suive de près.

— Comme les tuyaux de poêle...  
— Parfaitement, c'est de la fumisterie sans l'être. Tenez, nous avons des secrétaires d'organisations qui ont tenté la chance à la loterie électorale. Eh, bien, tout s'est passé régulièrement, la forme a été respectée. Ils ont démissionné avant et ont repris la sinécure après. Ce sont des fonctionnaires qui ont pratiqué la liberté d'opinion.

— Oui, mais leur fonction syndicale devait leur commander de rester neutres dans la bagarre politique, car ils sont payés par des syndiqués d'opinions différentes.

— Préjugés que tout cela, vous raisonnez comme un ministre bourgeois de l'instruction publique.

— Citoyenne, vous êtes très forte. Il y a des doctresses à la Commission féminine, qui jouent aux savantesses et aux amazones, et qui ne vous valent pas. Mais je voulais vous demander ce que vous pensez du côté moral de l'affaire.

Un éclat de rire moqueur et deux belles rangées de dents nous indiquèrent que notre question n'était pas sérieuse.

— De la moralité, ici, reprit la jeune et riieuse personne. Mais d'où venez-vous, mon pauvre vieux ? Vous êtes au moins anarcho-syndicaliste, né à Amiens en 1906 ?

— Je vous demande pardon...  
— Pauvre vieux, vous êtes bien à plaindre avec vos 20 ans de retard. Mais tranquillisez-vous. Nous préparons une modification à la loi, pardon aux statuts de la C.G.T.U. de façon à calmer les puritains que vous êtes.

Cette année, ce n'est qu'un début, mais à l'avenir nous ferons mieux comme front unique et Comité d'action. Les statuts seront transformés en conséquence. Les fonctionnaires syndicaux seront candidats avec vacances payées et réintégration obligatoire.

— Grand Pelloutier, où allons-nous ?  
— Pelloutier est mort, et ses billeses sont enterrées. Que voulez-vous, mon brave, il faut vivre avec notre époque. La guerre et la Révolution russe ont rasé les mauvaises herbes de passé.

Tenez, je vais vous le confier. La C.G.T.U. va monter une hôtellerie avec la caisse de grève.

— Une hôtellerie communiste, comme les soupes du même nom, pour aider les grévistes ?

— Non pas, les grévistes sont faits pour justifier la Caisse de grève, et la Caisse de grève est faite pour aider les fonctionnaires syndicaux qui encouragent les grévistes à la lutte jusqu'au bout.

— C'est le monde renversé. Autrefois, les militants se distinguaient par l'esprit de sacrifice et...  
— Maintenant, ce n'est plus comme autrefois, je vous l'ai déjà dit.

Laissez-moi donc finir au sujet de l'hôtellerie. Elle servira à recueillir les candidats victimes de l'aventure électorale.

— Ce sera un refuge pour blackbouts ?  
— Parfaitement. N'est-ce pas juste ? Tous les candidats ne peuvent pas être élus, il faut penser aux malheureux. Et la C.G.T.U., fille aînée du P. C. se doit de montrer l'exemple de la charité.

Vous verrez que ce sera beau. A la porte de cette pension de famille, nous mettrons : *La C.G.T.U. reconnaissante aux victimes de la politique*.

— Vous croyez que les syndiqués vont accepter...

Le dialogue s'arrêta là. Un gaillard, qui avait du militaire et du curé, une espèce d'Aramis dégénéré en Alphonse, s'approcha sans façon et emmena la dactylo sans plus de manière. Et l'image fut frappante. On aurait dit l'enlèvement d'une C.G.T.U. sans défense par un P. C. sans scrupule.

SAINT-DICAT.

## Les salaires et la vie chère

La question coopérative est liée à celle des salaires. Ce n'est pas suffisant que les ouvriers se débattent contre la vie chère en obtenant des augmentations de salaires s'ils n'ont aucun contrôle sur les prix des denrées. Et là apparaît le besoin des coopératives de consommation, entre les mains du prolétariat.

Dernièrement, une revue patronale, peu suspecte de sympathie pour les ouvriers, publiait le résultat d'une enquête à Roubaix-Tourcoing. En voici l'essentiel :

On ne sera pas étonné si nous disons que, depuis l'augmentation des salaires accordés dans le textile (19 novembre 1923), le coût de la vie a fait un nouveau bond. Tous les commerçants relèvent automatiquement leurs prix. Les ouvriers viennent d'être augmentés, nous pouvons bien augmenter aussi. Tous les détenteurs d'une marchandise quelconque se sentent mis à la hausse.

A titre documentaire, une marchande de beurre a déclaré à notre service de surveillance des prix : « Les ouvriers ont été augmentés, c'est pour cela que j'ai augmenté le beurre de trois francs au kilogramme. » Les marchands de charbon au détail l'ont indubitablement augmenté de dix francs à la tonne ; une seconde augmentation de dix francs a été appliquée le 22 décembre. Ce qui fait une augmentation moyenne par semaine, sur le combustible, de deux francs qu'à subir la ménagère.

Cela nous fait saisir sur le vif l'état d'esprit de la mercante. Voyez-vous cette brave crémière qui augmente le beurre de trois francs le kilo parce que les ouvriers ont arraché une augmentation de salaire ! C'est significatif.

La bosse du négociant aide, il a sans doute des mercantis prévoyants qui augmentent par avance, en prévision d'un relèvement de salaires éventuel. C'est ce qui s'appelle avoir le sens des affaires.

Il y a bien en ces temps derniers quelques minimes réductions sur le sucre et sur quelques produits de la saison, mais cela ne correspond pas à la baisse indiquée par le mouvement des prix de gros. L'indice général sur 45 articles alimentaires et industriels accusait (par rapport à la base 100 en juillet 1914), 510 à fin mars, et 459 à fin avril. Pourquoi donc, dans le détail, ne se produit pas le même fléchissement ?

Mystère et spéculation des intermédiaires grugeurs et des détaillants parasitaires.

A Paris notamment, le phénomène est visible. Tel article acheté uniformément aux Halles est revendu différemment dans divers quartiers de Paris et en banlieue, alors que les frais généraux ne doivent pas produire tant d'écart.

Les syndicats agricoles producteurs de l'Ile de France ont fait récemment une communication à la commission d'agriculture du Sénat de laquelle nous extrayons les lignes suivantes :

Pommes de terre dites saucisses rouges : — Marchands des quatre-saisons : augmentation moyenne, 30 à 35 0/0 ; marchés, 30 à 120 0/0 ; boutiques, 80 à 250 0/0.

Navets. — Marchands des quatre-saisons : augmentation moyenne, 250 à 380 0/0 ; marchés, 250 à 450 0/0 ; boutiques, 250 à 450 0/0.

Carottes. — Marchands des quatre-saisons : augmentation moyenne, 30 à 140 0/0 ; marchés, 60 à 220 0/0 ; boutiques, 60 à 160 0/0.

Poireaux. — Marchands des quatre-saisons : augmentation moyenne, 60 à 230 0/0 ; marchés, 60 à 220 0/0 ; boutiques, 60 à 250 0/0.

Cette petite statistique, sans être prise à la lettre, comporte néanmoins d'utiles enseignements. Ce sont les marchands des quatre-saisons, les petites voitures des rues qui vendent le moins cher.

Mais pourquoi diable les consommateurs ouvriers ne sont-ils pas plus nombreux dans les coopératives ? Pourquoi ne font-ils pas, au moins partiellement, des achats en commun aux Halles qui ne nécessiteraient pas un grand effort financier ?

Ce n'est pas d'un grand avantage, si l'on obtient une augmentation de salaires chez les voleurs de la production, de la laisser reprendre par les voleurs de la consommation.

Propriétaires, syndiquez-vous pour défendre votre droit à la vie, adhérez aux coopératives pour défendre votre capacité d'achat. Ne vous laissez plus tondre des pieds à la tête ! — B.

DANS L'ENSEIGNEMENT

## L'éloge du travail est un délit

Le citoyen Glay, secrétaire du Syndicat National des Instituteurs, est menacé de poursuites pour avoir fait à ses élèves une leçon « sur les conditions du travail à travers les siècles, depuis l'esclavage antique jusqu'au salariat moderne », et une autre « sur les héros du travail, héros obscurs dont l'activité bienfaisante a contribué, plus que celle des guerriers, à l'amélioration de la vie individuelle et collective ».

Cela peut paraître invraisemblable, et pourtant cela est. Le citoyen Glay a eu le grand tort, aux yeux de ses chefs, de choisir le Premier Mai pour donner ses deux leçons. Le Premier Mai n'est pas seulement un cas aggravant, c'est un jour délictueux pour les honorables bonzes qui disposent de férule dans l'Enseignement.

Glay revendique fièrement la responsabilité de ses leçons. Il répond à ses persécuteurs que le Premier Mai était précisément le jour choisi pour de telles leçons, et il en donne des raisons sérieuses, qui sont celles d'un éducateur soucieux, avisé et intelligent, connaissant et aimant son métier qui veut pratiquer consciencieusement :

« L'enseignement, dit-il, serait sans vie et sans activité, s'il ne s'appuyait pas sur les événements du moment et les conditions du milieu. »

« Peut-on se faire devant la randonnée d'un Pelletier d'Oisy ? N'y a-t-il pas là une occasion rare de présenter un type d'énergie, capable de faire connaître ces pays d'Extrême-Orient si lointains et si curieux ? Peut-on se taire davantage quand, rue de la Chapelle, en plein dans le quartier où j'exerce, les cléricaux ont l'audace d'accaparer Jeanne d'Arc, condamnée à mort par un tribunal cotéposé uniquement d'évêques, de chanoines et de diacres ? Peut-on se taire quand, à toute occasion, la vie ou le passé s'imposent à l'école et excitent la curiosité de nos enfants ? »

Où ou non, l'école est-elle un catéchisme absolu de liturgie dénotée et éternelle, ou est-elle un cours fécond qui s'inspire de la vie, de la science et de la vérité ?

N'est-ce pas aussi ridicule qu'odieusement poursuivre un instituteur qui mériterait d'être félicité ?

P. DAGOGUE.

## LA PRESSE OUVRIÈRE

CONTRE LA GUERRE

De Jean Braman, dans le « Libéré », organe des libérés et victimes de la guerre :

La cruauté étant la principale caractéristique du militarisme, il est tout naturel que la gradaille fasse rarement preuve de bonté, de douceur et surtout de clémence à l'égard des soldats et marins placés sous ses ordres.

Pour donner libre cours à cette cruauté et sous le prétexte d'appliquer la discipline indispensable (1), les chefs s'abritent derrière un code inhumain institué par des lois scélérates qui font du citoyen devenu soldat un véritable esclave.

Et ce que certains fous appellent *faire son devoir*, signifie tout simplement : supporter l'annihilation de toute liberté individuelle et même la négation du droit à la vie ! Devant tant d'arbitraire nous pouvons affirmer que l'armée est l'état social le plus rétrograde que la Société laisse subsister.

LE SYNDICALISME

Du Flambeau, publié à Alger :

Le syndicalisme qui lutte quotidiennement pour arracher au patronat des améliorations, pour souvent éphémères, de salaire ou de condition de travail, se doit de consacrer le meilleur de ses efforts à l'éducation morale des ouvriers.

Développer la dignité personnelle des individus, la solidarité mutuelle, la confiance en leur puissance et leur valeur, voilà sa principale tâche.

De Jean Frago, dans le « Terrassier » :

Ah ! revenons vite à la saine compréhension du syndicalisme révolutionnaire dont la doctrine, condensée à Amiens, est faite de clarté, exprimée au grand jour de la lutte de classe, opposant face à face les producteurs et les exploités. Abandonnons les ténébreuses complications politiques qui couvrent d'un bandeau les yeux des travailleurs. Que ceux-ci prennent cons-

cience de leur force, qu'ils aient la foi dans leur destinée, qu'ils répètent sans se lasser que l'émancipation des travailleurs sera le fait des travailleurs unis et non d'un parti politique.

## A la « Famille Nouvelle »

A GUILLON, BODIN ET HENRIET

Un camarade chiffonnier ayant trouvé dans la boîte à ordures (ou elle était bien placée) un journal qu'il ne faut toucher qu'avec précaution, me l'avait apporté. Ayant ouvert la feuille, avec des pincettes, je lus le titre : « Dans la coopération ». Point ne fut besoin de lire l'article jusqu'au bout pour reconnaître les auteurs. Ils étaient dignes de leur maître en jésuitisme, igne de Loyola qui disait : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose ».

Ces jésuites disaient que, après la guerre, un groupe de coopérateurs s'était formé au sein de la Famille nouvelle. J'ai été de ceux-là — quoique du parti de la trique — (tout le parti de la tripe en était !) Nous avions même voté la parution de trois brochures écrites par des coopérateurs communistes. C'était déjà bien avant la venue de l'étoile de Moscou. Communistes nous étions, communistes nous sommes restés. Mais nous ne voulons pas être des prostitués et nous enrouler sous la bannière de la famille et du marteau. Nous acceptons bien pour cela d'être traités de contre-révolutionnaires. Nous sommes des athées, voilà tout. Nous ne croyons à aucun bon Dieu, fût-il le plus pur bochevique. Pour avoir vu ses auteurs à l'œuvre, le grand parti des masses ne nous dit rien qui vaille. Il y a des hommes qui honorent un parti ou une collectivité.

Il y en a qui saisissent cette collectivité. Peu à peu la classe ouvrière les connaît et les juge. C'est pour cela que les marmelles syndicales et coopératives sont taries pour certains. Heureusement la gamelle parlementaire tombe à point. Puisque Henriot est de ceux-là, je ne doute plus que le grand soir arrive à grands pas. Je pense aussi qu'il aura pris toutes les précautions d'un organisateur pour mettre chacun à sa place dans le prochain paradis. A tout seigneur tout honneur. Le titre de commissaire à la guerre lui revient de droit. Il a déjà vu passer l'armée rouge et il a des accents pour parler de discipline. Serments au drapeau. C'est un vrai stratège.

Bodin, comme grand technicien, doit être au commissariat des travaux finis : en compagnie du dessinateur Bois, il montera des échafaudages de la société future et comme il est spécialiste dans la fabrication des réservoirs à eau, il pourra en installer dans le camp de Châlons, là les escaliers et les portes ne le gêneront pas et les soldats de l'armée rouge pourront se désaltérer mieux qu'aux restaurants.

Quant à Zozo ses compétences le désignent pour le ravitaillement. Comme membre de la Commission syndicale de l'alimentation il est qualifié. Mais il préférera certainement un poste de préfet de police.

Georges BALLE.

Du Parti de la Tripe.

## Dans le Livre

Les camarades unitaires et confédérés travaillant dans les journaux sont avisés que la permanence existe toujours chez Vignon, 123, rue Montmartre.

De nombreux chômeurs, fonctionnaires et limos, sont à leur disposition.

Nous espérons que cet appel suffira et que le doublage ne sera plus toléré dans les équipes.

## PETITE CORRESPONDANCE

Lusa peut-il assurer des causeries aux dates suivantes : 6, 11 et 12 juin ? Ecrire à Quétier Maurice, chez M. Siffelle, 111, rue des Moines, Paris (17).

Carquet, à Saint-Etienne. — Liste publiée le 15 mai, J. Marin, au lieu de J. Marius.  
Sont priés de passer au « Libéraire » : Quétier, May, François Decran, Coladant, Maurice, André Vidal, Emile Ouvrier, Bréval, Gumes, Taupin, Soustelle, A. Cauchois.

Lina, à Vierzon. — N'avons pas pu nous procurer les deux livres de mathématiques.

Dufresne, Le Havre. — Bien reçu ta thèse. Cinquième liste, publiée le 15 mai.

Gamba Jean. — J'ai remis ta lettre à Colomier. J'ai reçu le chèque hier, 1er courant.

Lesance est prié de donner de ses nouvelles à Georges Daux. Ecrire 8, rue Lorraine, à Courbevoie.

Vergnaud. — Bien reçu ton chèque de 40 fr., publié le 29 mai, première liste.

J. Lagoutte. — J'ai reçu les deux chèques postaux. Vous notez liste d'aujourd'hui.

Pierre Menu. — Nous n'avons pas reçu le chèque postal que tu nous annonçais dans ta lettre du 19 mai.

Pieussierges Urban, rue de Loudain, 5, à Firminy Loire, désire entrer en relations avec le Groupe de Saint-Etienne.

Les Camarades Taupin, Dimanche, Auvoisier, Theureau sont priés de se trouver ce soir 6, rue Lanneau, à 20 h. 30, pour affaire très urgente.

Camardé, libre chaque après-midi et possesseur d'une voiturette cycloair (charge 120 kilos), cherche emploi rémunéré. Ecrire à Rômier, 5, place du Marché, Clichy (Seine).

UN LIVRE INDISPENSABLE

## L'EDUCATION SEXUELLE

par Jean MARESTAN

Physiologie et Préservation sexuelles

Contre les Moralités néfastes

Mariage et Union libre

Le Problème de la Population

Hygiène de la Maternité

Nouvelle édition — (155<sup>e</sup> mille)

Un volume de 336 pages, illustré.

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (X<sup>e</sup>).

Prix, 7 fr., franco recommandé, 7 fr. 85.

Chèque postal : M. Jouté 520-42.

## La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Groupe du 12<sup>e</sup>. — Ce soir, réunion des copains, 35, boulevard de Reuilly, à 20 h. 30.

## Aux adhérents du groupe de Saint-Denis

Le but poursuivi par le Groupe d'Etudes Sociales de Saint-Denis est la recherche constante du perfectionnement de l'être humain, afin de créer un milieu social meilleur.

Le groupe se doit d'étudier, de discuter toutes les idées nouvelles, comme tous les principes déjà émis. Il doit chercher à faire pénétrer les idées de liberté et de fraternité véritables. Pour arriver à ce résultat, il faut travailler à démolir les dogmes, les églises, leurs idées qui trompent le peuple et le rendent servile et moutonnier.

Le groupe ne doit pas flatter les passions populaires dans un but de propagande, mais, au contraire, les démasquer. Il doit rester toujours sur la brèche révolutionnaire et prendre position fermement contre toutes les iniquités d'où qu'elles viennent.

Il doit lutter contre les causes aux effets désastreux pour la classe ouvrière, pour la disparition des formes d'exploitations criminelles qui régissent nos sociétés actuelles, pour la libre production et la libre consommation. Il se doit d'essayer de démontrer aux hommes leurs attaches, leur servitude, leur misère et leur demander de faire l'effort nécessaire à leur propre libération.

De démontrer que le bonheur d'un peuple est en relation étroite de son activité, de sa volonté de se libérer lui-même.

De défendre l'intégrité de la vie.

Faire aimer le Beau, le Juste.

Aspirer à toujours plus de bonheur, à révolutionner.

L'adhésion morale ne suffit pas au groupe pour sa vitalité, il lui faut apporter, dans la mesure de ses forces, son action et son dévouement raisonnés.

Le droit de parole est absolu pour tous, mais on doit apporter dans le développement de son sujet de la méthode, de la simplicité dans ses phrases et se souvenir que la démagogie abstraite sert à tromper ou à induire les amis dans l'erreur.

Tous les membres intellectuels ou manuels font partie de la même famille du Travail et, par conséquent, les droits et les devoirs sont égaux. Pas de chefs ! Pas d'esclaves ! des hommes !

L'esprit fraternel doit régner entre les membres comme la sincérité, la loyauté. Quant à la solidarité entre les compagnons, elle ne doit pas consister en ordres du jour, en motions ou en discours, mais être positive et continue.

Chaque adhérent est libre, indépendant et n'a aucune obligation. Mais s'il adhère aux idées ou prend part à une action, il se doit d'agir hardiment avec fierté, en prenant l'entière responsabilité de sa pensée comme de ses actes. Toute initiative est sollicitée, aidée, de façon que l'individu garde sa personnalité dans ses efforts et toute sa joie de la réussite.

Nous croyons ainsi changer les vieilles méthodes et pouvoir donner à l'homme la possibilité d'émancipation contre la bêtise et l'autorité, ces deux forces de l'esclavage actuel.

Le Groupe d'Etudes Sociales de Saint-Denis.

N. B. — Voilà ce que nous avions à dire afin de créer un mouvement susceptible de porter des fruits.

Le groupe serait heureux de recevoir, par la voie du *Libéraire*, les suggestions que ces lignes peuvent apporter. Mais nous n'aurons pas été créés pour créer un peu plus d'union entre les camarades groupés.

Province

Groupe de Béziers. — Grand meeting prochain, à la maison du Peuple, le 5 juin, à 20 heures 30.

## Communications diverses

Club du Faubourg. — Ce soir, à 20 h. 30, pré-cises, théâtre de la Fourmi, 10, boulevard Barbès, grande soirée consacrée à la littérature, à la religion et à la question juive. Mise en discussion du livre : « Histoire juive » ; Y a-t-il un humour juif ? Les histoires juives servent-elles la cause de l'antisémitisme ? Accusé : M. Raymond Geiger. Et l'important débat sur « La Religion juive : orthodoxie et libéralisme » ; Y a-t-il un Neo-Judaïsme ? Sionisme ou assimilation ? Déjà inscrits : Lévy, Sarasselski, Cohen, Lop, etc. La parole sera donnée aux juifs orthodoxes, modernistes, sionistes, libéraux, communistes, aux antisémites et au public. En raison de l'affluence, ouverture des portes à 20 heures.

Groupe espérantiste ouvrier. — Aujourd'hui, à la Bourse du Travail, à 20 h. 30, salle des Commissions Bondy, conférence en espéranto par un camarade du Groupe.

Vente de l'« Antinationaliste » et de « Sen-naclea Revio » et de tous les ouvrages de propagande espérantiste.

Fédération espérantiste ouvrière. — Un cours d'espéranto pour correspondance fonctionnelle toute l'année. Pour renseignements, s'adresser à Glodeau, 177, rue de Bagnole, Paris (20<sup>e</sup>).

Joindre un timbre pour réponse. Envoi du Cours élémentaire contre 0 fr. 30.

Le Groupe théâtral demande aux camarades des deux sexes désireux de l'aider dans son effort de propagande artistique de grossir ses rangs dès à présent, la saison d'été devant être employée à la mise au point du programme de la prochaine saison.

Les adhésions seront reçues à la répétition de ce soir, 20 h. 30, brasserie de la Mairie, 61, rue du Faubourg-Saint-Martin.

Nous rappelons aux copains que nous cherchons une salle avec scène pour nos répétitions.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Baptiste FRAYSSE

Imprimerie spéciale du *Libéraire*, 10-12, rue Paul-Lelong, Paris